40
1258

SUZANNE

DRAME EN SIX ACTES

PAR

MM. EDOUARD BRISEBARRE ET EUGÈNE NUS

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, LE 28 JUILLET 1854.

THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE.

PARIS
JULES DAGNEAU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
23, RUE FONTAINE-MOLIÈRE, 23
au premier

1854

566
Digitized by Google

Bayerische Staatsbibliothek München

Distribution de la pièce.

IMBERT (grand premier rôle).	MM.	CHILLY.
MONTAL (troisième rôle).		SANDRE.
FONTENAILLE (financier).		MACHANETTE.
GONTRAN (jeune premier).		CH. LEMAITRE.
THUILLOT (deuxième comique).		VOLLET.
HERVIER (utilité).		DE PRESLE.
FLORENT (utilité).		MARTIN.
UN DOMESTIQUE.		LAVERGNE.
UN GARÇON DE CAISSE.		MERCIER.
SUZANNE IMBERT (grand premier rôle). . .	Mmes	MARIE LAURENT.
ELISABETH (jeune première).		MARIA REY.
SUZANNE (ingénuité).		BÉRANGÈRE.
BASINE (soubrette).		JEANNE-ANAÏS.

PAYSANS ET PAYSANNES.

AVIS. — Des imitations d'ouvrages dramatiques, anciens et nouveaux, se représentant depuis quelques années, sur les théâtres de Paris, les auteurs de SUZANNE sont décidés à poursuivre, avec la plus grande rigueur, toute copie de leur pièce, soit comme idée principale, soit comme détails originaux, en vertu de la loi du 19 juillet 1793.

Digitized by Google

Bayerische Staatsbibliothek München

SUZANNE

DRAME EN SIX ACTES.

ACTE PREMIER.

Au Havre.

Le théâtre représente le bureau de la maison Imbert et Montal. — Au fond une grande porte vitrée, praticable, donnant sur une terrasse, d'où l'on voit la mer. — Caisse, pupitre, livres, etc. — Portes latérales. — A gauche les appartements de M. Imbert, à droite la porte d'entrée.

SCÈNE PREMIÈRE.

FLORENT, *puis* UN GARÇON DE CAISSE.

FLORENT, *seul, écrivant sur un livre.*

Balance 76 mille 539 francs 45 centimes... voilà mon dernier compte arrêté... maintenant, livre de caisse... (*Se levant.*) Ah! ça je ne m'habituerai donc jamais?... Est-ce que, depuis six mois, ce n'est pas M. Montal qui le tient?... mon Dieu! c'est autant de besogne de moins... c'est égal! c'est singulier! (*Entre un garçon de caisse portant un sac et un portefeuille.*)

LE GARÇON, *lui présentant une traite.*

Messieurs Imbert et Montal, armateurs au Hâvre, à payer 50 mille francs pour solde.

FLORENT.

Ah! bien!... la traite de la maison Dakson et compagnie de Boston, nous avons reçu avis... (*Lisant la traite.*) « Le 10 avril 1843; il vous plaira payer... (*Parlé.*) Asseyez-vous! M. Montal ne peut tarder à arriver.

LE GARÇON.

Il en prend à son aise votre patron.

FLORENT.

Ah! s'il était son commis, je crois qu'il y a longtemps qu'il

Digitized by Google

se serait donné son compte... Bon le voilà... pourvu qu'il ne m'ait pas entendu.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MONTAL, *entrant par la deuxième porte à droite.*

FLORENT, *remettant la traite à Montal.*

La traite de la maison Dackson.

MONTAL, *la prenant, puis après un moment la rendant au garcon de caisse.*

Ah! c'est bien! on ira payer à quatre heures.

FLORENT, *stupéfait et à part.*

Comment!

LE GARÇON, *remettant son chapeau sur la tête et ironiquement.*

A quatre heures, n'est-ce pas?

MONTAL.

A quatre heures!

LE GARÇON, *à part en s'en allant.*

Tiens tiens... la maison Imbert et Montal qui ne paie plus à présentation.

MONTAL, *à part.*

Déjà?... Je comptais qu'elle n'arriverait que dans quelques jours...

FLORENT, *à part.*

Nous avions hier en caisse, pour plus de 60 mille francs de valeurs...

MONTAL.

Florent?...

FLORENT.

Monsieur...

MONTAL.

Allez à la maison de banque, et touchez le montant du bordereau que vous y avez remis.

FLORENT.

Pardon, Monsieur, mais on n'a promis que pour demain ces 80 mille francs.

MONTAL.

Allez! vous dis-je! c'est aujourd'hui qu'il les faut.

FLORENT, *à part, sortant.*

Ah! depuis que M. Imbert est en voyage, ça ne bat plus que d'une aile.

Digitized by Google

SCÈNE III.

MONTAL, *seul, marchant avec agitation, puis prenant un almanach qu'il consulte.*

12 octobre... juste quatorze mois qu'il est parti, sa dernière lettre est de Bombay, 6 avril, il était à la veille de s'embarquer sur le trois mats, *le Chactas!* si les vents n'ont pas été contraires, avant quinze jours, il sera au Hâvre... Quinze jours! il ne me faudrait que quelques heures pour réparer mes désastres... un moment, cette nuit, la fortune semblait me sourire... (*Avec rage.*) Carte maudite! qui a tout détruit! cette traite, que m'importe!... Aujourd'hui je ferai les fonds... mais le 15 près de cent mille francs d'échéances... et une fois les Dackson payés... à peine 30 mille francs pour dernière ressource... une seule banque!... et je serais sauvé... la veine change... c'est moi pourtant qui devais aller aux Indes... l'insensé qui ne l'a pas voulu!... (*Regardant.*) Qui donc vient? Ah! c'est elle, madame Imbert, je l'avais oubliée.

SCÈNE IV.

MONTAL, MADAME IMBERT.

MADAME IMBERT, *venant de la droite.*

Montal!...

MONTAL.

Oui... moi!

MADAME IMBERT, *l'examinant.*

Qu'avez-vous?

MONTAL.

Rien!

MADAME IMBERT.

Pourtant...

MONTAL.

Rien, vous dis-je... je réfléchissais...

MADAME IMBERT, *inquiète.*

La position de notre maison de commerce...

MONTAL.

Excellente!... depuis le départ de M. Imbert, nous n'avons eu que de fructueuses affaires.

MADAME IMBERT.

Ah! qu'il ait ce bonheur, du moins!

Digitized by Google

MONTAL, *brusquement.*

Toujours?

MADAME IMBERT.

J'ai tort!

MONTAL.

C'est heureux!

MADAME IMBERT.

Vous m'en voulez?

MONTAL.

Moi?... (*Presque à part.*) Ah! mon Dieu! (*Haut.*) Que tenez-vous donc là?... un médaillon... des cheveux...

MADAME IMBERT, *lui présentant le médaillon qui est à double face.*

De mes deux filles.

MONTAL, *ironiquement.*

Le chef-d'œuvre de quelque artiste du Havre. (*Prenant le médaillon et l'examinant.*) Elisabeth 27 février 1836... Suzanne 15 juin 1837.

MADAME IMBERT.

La date de leur naissance.

MONTAL, *haussant les épaules.*

Futilités que tout cela!

MADAME IMBERT.

Impie!... qui n'aimez pas les enfants!

MONTAL.

Des autres... non!... (*Amèrement.*) Des enfants! l'éternelle chanson!... des enfants... jusqu'à vingt ans ils nous fatiguent.. à vingt ans, c'est nous qui les fatiguons.

MADAME IMBERT.

Ah! taisez-vous!

MONTAL.

Eh! mon Dieu! c'est la vie!

MADAME IMBERT, *à part en le considérant.*

Ah!... mais qu'avait-il donc cet homme?...

(*Elle sort par la première porte à la gauche.*)

SCÈNE V.

MONTAL, *puis* FLORENT.

MONTAL.

Toutes les mêmes... (*A Florent.*) Eh bien?

Digitized by Google

FLORENT, *lui remettant les billets de banque.*

Voici les fonds... Deux paquets de vingt-cinq et un de trente... Ils ont eu l'air étonné... car vous savez, Monsieur, qu'on n'avait promis que pour demain... et si je n'avais pas insisté...

MONTAL.

C'est bon ! (*Il prend les billets de banque et les compte.*) Quelles nouvelles sur la place ?

FLORENT.

22 centimes de baisse sur les cotons, le reste ferme.

MONTAL.

Ah ! il y a donc des arrivages?

FLORENT.

Un trois mats de huit cents tonneaux, venant de Bombay.

MONTAL.

De Bombay !

FLORENT.

Il a manqué la marée et ne pourra entrer que cette nuit au Havre... mais on connaît son nom et son chargement... c'est *le Chactas !*

MONTAL, *stupéfait.*

Le Chactas !

FLORENT.

Et il court des bordées au large... Il n'a pas un pouce de toile... le vent est sud est... mais tenez... avec votre longue vue, vous pourriez parfaitement le voir d'ici...

MONTAL, *très-agité.*

Le Chactas !... vous avez dit *le Chactas ?*

FLORENT.

Oui, Monsieur.

MONTAL.

C'est impossible !

FLORENT.

Je vous assure...

MONTAL.

Courez... informez-vous... et revenez me dire...

FLORENT.

Je veux bien, Monsieur. (*En sortant.*) Mais ça sera exactement la même chose.

(*Il sort à droite.*)

Digitized by Google

SCÈNE VI.

MONTAL *seul, puis* MADAME IMBERT.

MONTAL.

Le Chactas ! le diable s'en mêle donc !... (*Courant à la longue vue braquée sur la terrasse.*) Oui, le voilà, ce navire... à deux portées de canon de la jetée... un trois mâts... pavillon américain... c'est lui... oh ! la tempête !... (*Avec rage.*) Et le ciel est pur !... c'est lui ! c'est bien lui ! il va revenir !

MONTAL, *conduisant madame Imbert qui rentre.*

Venez, Madame, et voyez là-bas... ce trois mâts qui chasse au large.

MADAME IMBERT.

Oui, je vois...

MONTAL.

Savez-vous d'où il vient ?... de Bombay.

MADAME IMBERT, *terrifiée.*

Ah !

MONTAL.

Et vous ne devinez pas le nom de ce navire ?... C'est *le Chactas* !

MADAME IMBERT.

Oh ! malheureuse !

MONTAL.

A la marée montante, il sera au Havre !

MADAME IMBERT, *accablée.*

Oh ! le revoir !...

MONTAL.

Vous voilà prévenue du moins, c'est beaucoup ! vous avez six heures à peu près, pour vous préparer à le recevoir.

MADAME IMBERT.

Six heures pour une vie de mensonges !

MONTAL.

Eh !... un instant suffirait à une femme d'énergie !...

MADAME IMBERT, *désespérée.*

Oh ! je lui dirai tout.

MONTAL.

Bien avisé !

MADAME IMBERT.

Oui, je lui dirai que seule, sans appui, livrée par sa folle

Digitized by Google

confiance aux mains d'un homme, son ami d'enfance... envieux de son bonheur... de sa fortune... de sa loyauté... j'ai été entraînée... trompée... perdue... que j'ai été aussi misérable que cet homme en payant ses bienfaits par une lâcheté.

MONTAL.

Madame !...

MADAME IMBERT.

Et il me pardonnera.

MONTAL.

Lui !... vous ne le croyez pas... au surplus, madame, essayez !... quant à moi... nous verrons...

VOIX D'IMBERT.

Où est-elle ?... Florent ?... où sont-ils tous ?...

MONTAL, *terrifié.*

Imbert !

MADAME IMBERT, *anéantie.*

Lui !

SCÈNE VII.

MADAME IMBERT, MONTAL, IMBERT.

IMBERT, *paraissant au fond et venant de la droite, suivi de Florent qui porte ses bagages, et qui disparaît à gauche.*

Montal !... Suzanne ! Suzanne ! (*Il court à madame Imbert qu'il serre à moitié évanouie entre ses bras.*) Chère femme !... c'est moi ! c'est bien moi... ta main, Montal !...

MONTAL, *lui serrant la main à part et à peine remis de sa surprise.*

Imbert !

MADAME IMBERT, *revenant à elle.*

Vous !... vous ici !...

IMBERT.

Eh ! mon Dieu, oui !... moi-même... chère Suzanne... une fois en vue du Havre... je serais mort de colère sur ce maudit trois mâts... qui a eu la sotise de manquer la marée... j'étais là... près de vous... et de longues heures nous séparaient encore... j'ai sauté dans le bateau qui amenait le pilote à bord du *Chactas*... et je suis rentré dans le port... et mes enfants, mes filles... où sont-elles ?

MADAME IMBERT, *troublé, indiquant la gauche.*

Ici... là...

Digitized by Google

IMBERT.

Quelles doivent être belles !... ce sont les joies de ma vie... vous voici tous... près de moi... ah ! c'est bon de revenir... (*A Montal.*) Et les affaires ?... Tout va bien, n'est-ce pas ?... La maison Imbert et Montal continue de promener sur l'Atlantique son glorieux pavillon... nous sommes toujours les rois de l'Indigo, du Martinique et du Campêche... notre caisse regorge de billets de banque et l'on s'arrache notre papier.

MONTAL, *hésitant.*

Oui, j'espère que tu seras content.

IMBERT.

Oh ! je ne suis point inquiet... mais à demain les grandes causeries financières... aujourd'hui je confondrais le journal avec le grand livre... le Doit avec l'Avoir, les profits avec les pertes... aujourd'hui, vois-tu, je n'ai de pensées et d'intelligence que pour ma femme et mes enfants.

MADAME IMBERT, *à part.*

Mon Dieu !

IMBERT, *passant à gauche.*

Viens Suzanne, ma compagne chérie... conduis-moi près de nos deux petits anges... (*S'arrêtant.*) Si elles allaient ne plus me reconnaître !

MADAME IMBERT.

Oh ! quelle idée !

IMBERT.

L'enfance, c'est comme la vieillesse... cela oublie... (*A Montal.*) A tout à l'heure, mon vieux camarade !... Ah ! écoute... avant d'être négociant, je suis père !

(*Il sort à gauche entraînant madame Imbert.*)

SCÈNE VIII.

MONTAL, *puis* FLORENT, *puis* MADAME IMBERT.

MONTAL.

Lui !... lui !... allons, la veine ne change pas.

FLORENT.

Monsieur ?

MONTAL.

Que voulez-vous ?

Digitized by Google

FLORENT.

Quatre heures viennent de sonner il y a déjà longtemps.

MONTAL.

Eh ! bien?

FLORENT.

C'est que vous avez dit au garçon de caisse de la maison Hervier... pour la traite Dackson.

MONTAL.

Ah ! c'est juste !

FLORENT.

Si vous voulez me remettre les fonds...

MONTAL, *vivement.*

C'est inutile... j'irai moi-même,

FLORENT.

Ah ! (*A part en sortant à droite.*) Il fait bien des choses lui-même !

MONTAL, *ouvrant la caisse et préparant les billets qu'il met dans sa poche.*

80 mille francs... ce n'est rien... et c'est tout !

MADAME IMBERT, *entrant de la gauche très-agitée.*

Ah ! ce supplice est horrible !

MONTAL, *à part.*

Suzanne !...

MADAME IMBERT.

Oh ! ma pauvre tête !

MONTAL.

Calmez-vous donc !

MADAME IMBERT.

La présence de mes enfants m'accablait plus que ma conscience... il était là, les embrassant... leur prodiguant ses caresses... je n'ai pas osé, moi, j'ai fui !

MONTAL.

Imprudente !

MADAME IMBERT.

Ne me parlez pas de prudence... ne me parlez pas de courage !... cette vie de mensonge, de fausseté, de bassesse m'est odieuse... s'il m'avait bien regardée, il aurait tout deviné dans mes yeux.

MONTAL.

Oh ! les femmes impossibles !... cela m'était réservé... de la raison, Madame !

Digitized by Google

MADAME IMBERT.

Est-ce que je raisonne?... Est-ce que je pense?... je serai morte, ce soir, ou il saura tout!

MONTAL.

Mourir, la ressource des sots ou des faibles!... Madame, il y a là un steamer qui fume... c'est le bateau de New-York... à huit heures, il sortira du port... dans onze jours il sera en Amérique.

MADAME IMBERT.

Ah!

MONTAL.

Me comprenez-vous?

MADAME IMBERT.

Partir! Et mes enfants?... mes filles?... Jamais!

MONTAL.

Restez alors, Madame... et... de la tête!...

MADAME IMBERT, *désespérée.*

Oh! je me trahirai!...

MONTAL.

Essayez, pourtant!

MADAME IMBERT.

Non, non... je ne pourrais... rien que le son de sa voix... j'ai peur... mais mes enfants...

MONTAL.

Ce soir donc!

MADAME IMBERT.

Laissez-moi!

MONTAL.

A votre aise... moi, je pars.

MADAME IMBERT, *éperdue.*

Montal!...

MONTAL, *en sortant à droite.*

Au dernier coup de cloche sur le quai!

SCÈNE IX.

MADAME IMBERT, *seule, puis* IMBERT.

MADAME IMBERT, *avec désespoir.*

Lâche!... Lâche!... qui as peur de la mort!... (*Courant à une table et écrivant fiévreusement.*) « Monsieur... je suis une mal-

Digitized by Google

» heureuse.., je vous ai trahi... je pars... méprisez-moi ! mais » par pitié, n'apprenez pas à mes enfants à maudire leur » mère... » (*Parlé.*) Mes filles!... ne plus les voir... ah !... est-ce que c'est possible ?... je ne partirai pas... ma place est ici !... (*Avec larmes.*) Mais tu en es indigne, misérable !..

IMBERT, *entrant de la gauche.*

Suzanne!... Suzanne !... (*La voyant.*) Ah! mais, que deviens-tu donc? Quels ordres!... (*Souriant.*) si importants avais-tu donc à donner ?

MADAME IMBERT, *cherchant à se remettre.*

Rien... que... mais à présent... je...

IMBERT, *gaiement.*

Bien ! bien ! ménagère infatigable !... quelles sont belles nos filles !... trouves-tu ? je ne me rassasiais pas de les voir... de les embrasser... que leur enfance soit heureuse ! que leur jeunesse soit joyeuse et brillante ! ah ! ça, voyons... viens donc un peu... près de moi, car c'est à peine, à nous deux, si nous avons échangé quelques paroles... (*Allant à elle et s'asseyant.*) Chère Suzanne ! ma compagne bien-aimée... te voilà donc!... chaque jour, pendant la traversée, accusant le vent et les vagues, je m'écriais : marche donc, navire impuissant !... que mes désirs n'enflent-ils tes voiles !... tu volerais comme un oiseau de mer... Oh! l'absence ! supplice de chaque heure !... que tu doubles les joies du retour !... aux yeux qui voient de loin le sol de la patrie... tu ne réponds pas qu'as-tu donc?

MADAME IMBERT.

Moi... rien !...

(*Appel de loin de la cloche du paquebot.*)

IMBERT, *se levant et allant au fond.*

Ah ! voici le paquebot de New-York qui appelle les passagers.

MADAME IMBERT.

Déjà ?

IMBERT.

Peut-être parmi eux y a-t-il un mari qui va rejoindre une femme chérie, un père des enfants adorés... bonne traversée, mon gentleman ! Puisses-tu retrouver, comme moi, le bonheur à ton foyer?

MADAME IMBERT, *à part.*

Je me sens mourir !

IMBERT.

A quoi penses-tu donc, Suzanne ?

Digitized by Google

MADAME IMBERT.

A ceux qui reviennent la joie au cœur, pour ne retrouver souvent que le malheur et la honte.

IMBERT, *gaiement.*

Quelle lugubre idée!.... Toi, jadis si joyeuse... si étourdie... ma bonne amie, ton caractère a changé... mais que nous importent ceux-là!... Eh! mon Dieu! que de gens sont punis par où ils ont pêché... je ne crois pas aux malheurs immérités... Dieu est juste... pour certains le mariage est une affaire... un placement, une position sociale, puis, plus tard... ils se plaignent de ne pas trouver chez eux la fidélité... mais pourquoi, diable, ne l'ont-ils pas invitée... nous pouvons nous dire cela entre nous... on leur jette beaucoup trop facilement la pierre, à ces pauvres femmes!

MADAME IMBERT.

Oui... combien ont pour excuse, la faiblesse, l'égarement d'un jour!

IMBERT.

Oh! la femme qui s'est mariée librement de gaieté de cœur, à l'homme de son choix et qui paie sa tendresse d'une trahison, est indigne de pitié.

MADAME IMBERT.

Mais si elle est mère, monsieur?

IMBERT.

Son crime n'en est que plus grand et plus impardonnable!

MADAME IMBERT.

Impardonnable!

(*On entend le second appel de la cloche du paquebot.*)

IMBERT, *criant.*

Ah! ça, il faut avouer que nous avons là une singulière conversation.

MADAME IMBERT, *à part.*

La dernière!... (*Haut.*) Mon ami, votre main.

IMBERT, *surpris.*

Ma main...

MADAME IMBERT, *lui baisant la main.*

Je vous aime bien, allez!...

IMBERT.

Et moi donc! n'es-tu pas l'ange gardien du foyer!

MADAME IMBERT, *à part.*

Moi!

Digitized by Google

IMBERT.

La protectrice de la maison.

MADAME IMBERT.

Taisez-vous !... taisez-vous !...

IMBERT.

Tu pleures ?

MADAME IMBERT.

Non.

IMBERT.

Mais si !

MADAME IMBERT.

Par exemple ! je suis gaie... heureuse... bien heureuse.
(*Elle passe à gauche.*)

IMBERT.

Eh ! bien... où vas-tu ?

MADAME IMBERT.

Là... surveiller... votre retour si brusque... si inattendu... il faut...

IMBERT.

A tout à l'heure donc ?

MADAME IMBERT.

Tout à l'heure... oui... à tout à l'heure... nous nous reverrons... vous êtes bon... vous êtes digne d'être heureux (*A part.*) Ah ! partons.... partons !... ou je meurs de honte à ses pieds.

IMBERT.

Reviens vite !

MADAME IMBERT.

Oui, oui, bien vite.... (*A part.*) Ah ! sois béni !...
(*Elle sort à gauche.*)

SCÈNE X.

IMBERT, *puis* HERVIER.

IMBERT.

Chère Suzanne !... ces pleurs qu'elle cherchait en vain à me cacher... ah ! c'est bon d'être aimé ainsi... qui donc vient là ?... Hervier !...

HERVIER, *entrant par la droite.*

Moi-même, mon cher Imbert !

Digitized by Google

IMBERT.

Saviez-vous donc mon arrivée ?

HERVIER.

Il y a quelques instants seulement, et vous avez fait un bon voyage ?

IMBERT.

Parfait... de toutes façons... pardonnez-moi de m'être laissé devancer... mais vous me prenez positivement au débotté.

HERVIER.

Comment donc... mais je comprends ça... la famille, d'abord, les affaires ensuite.

IMBERT.

Dites les amis, mon cher Hervier !

HERVIER.

Et vous avez raison, car c'est comme ami, que j'ai cru devoir sans retard... au risque de troubler la joie de votre retour.

IMBERT.

Comment ?

HERVIER.

Vous prévenir de choses graves... très-graves même et qui risquent de compromettre votre crédit sur la place du Havre.

IMBERT.

Mon crédit !...

HERVIER.

En allant aux Indes organiser ce grand comptoir où plusieurs négociants de notre ville sont intéressés, vous avez laissé, n'est-ce pas, plein pouvoir à votre associé, M. Montal ?

IMBERT.

Certainement.... Montal est un garçon actif, intelligent... un vieil ami d'enfance, à qui j'ai eu le bonheur de créer une position, un avenir en l'intéressant dans mon commerce.

HERVIER.

Vous avez peut-être eu tort, mon cher Imbert !

IMBERT.

Que voulez-vous dire ?

HERVIER.

Il court de fâcheux bruits sur M. Montal.

IMBERT.

Quels bruits ?

Digitized by Google

HERNIER.

On prétend qu'il a perdu au jeu des sommes considérables.

IMBERT.

Montal ! lui? c'est une calomnie ?

HERVIER.

Mon Dieu! mon cher, croyez bien que je fais la part de l'exagération, de la jalousie, de l'hostilité des concurrents, mais ce qu'il y a de certain, c'est que M. Montal ne s'est pas montré digne de votre confiance, et le dirai-je, de vos bienfaits.

IMBERT.

Pour Dieu, expliquez-vous !

HERVIER.

Une traite de Dackson, de 50 mille francs, présentée chez vous, ce matin, a été retournée.

IMBERT.

Une traite de la maison Dackson ?

HERVIER.

Les fonds devaient nous être apportés à quatre heures... et personne n'est venu.

IMBERT.

Personne! Montal!... lui! compromettre à ce point le crédit de notre maison!

HERVIER.

Rien de tout cela n'est grave, j'en suis convaincu, mais croyez-moi, Imbert, retirez à M. Montal la caisse et la signature.

IMBERT.

Oui, certes!

HERVIER.

Et même...

IMBERT.

Quoi encore ?...

HERVIER, *hésitant.*

Mon Dieu ! Tenez, je reviendrai vous voir, plus tard!... (*A part.*) Ma foi, je n'ai pas osé lui dire... d'autant plus que c'est en dehors du commerce, et qu'il n'aurait qu'à mal prendre la chose...

IMBERT, *lui serrant la main.*

Merci, mon cher Hervier... et à charge de revanche.

Digitized by Google

HERVIER, *à part, sortant.*

J'espère bien que non !

SCÈNE XI.

IMBERT, *seul puis* FLORENT.

IMBERT.

Montal... oh ! il faut qu'à l'instant... mais Suzanne n'a-t-elle donc rien su? (*A Florent qui entre.*) Mon cher Florent, veuillez, je vous prie, dire à Madame qu'elle vienne. (*Florent s'incline et sort.*) Hervier... Montal... qui me trompe? (*Il court à la caisse.*) Ah!... la caisse est ouverte... et rien!... rien en caisse!... Et le portefeuille?... (*Il l'ouvre.*) Pas un billet de banque! pas une valeur!... (*Portant la main à son front.*) Je suis fou!... *Regardant encore la caisse et le portefeuille.*) Rien!... rien!... (*Courant à des registres.*) Ah! les livres... c'est Florent qui les tient... Voyons... (*Il les parcourt.*) Dieu! Tous les recouvrements forcés... plus de deux cent mille francs de réalisations... et rien de payé... et rien en caisse.., mais c'est la ruine... c'est la faillite!... c'est la mort!... (*Criant.*) Suzanne!... Suzanne!... (*Florent paraît.*) Ma femme! qu'elle vienne donc!...

(*On entend le troisième coup de la cloche du paquebot.*)

FLORENT.

Monsieur, Madame vient de sortir.

IMBERT.

Sortir!...

FLORENT.

C'est la gouvernante qui est en train de coucher ces demoiselles qui vient de me le dire... elle est revenue plusieurs fois pour les embrasser... et puis...

IMBERT

C'est bien!... (*Florent sort.*) Sortie!... Pourquoi?... Ah! qu'elle arrive! quelle sache... qu'elle m'éclaire... Montal!... Montal!... (*Courant aux registres et à la caisse.*) Rien!... rien!... pas une note... pas un chiffre!. . (*Il arrive au papier écrit par madame Imbert.*) Quel est ce papier?... (*Il regarde.*) L'écriture de ma femme!... (*Il le parcourt.*) Qu'ai-je donc lu, là?... Voyons, du calme! (*Lisant.*) « Monsieur, je suis une » malheureuse... je vous ai trahi... Je pars!... Méprisez-moi! » mais par pitié n'apprenez pas à mes enfants à maudire leur » mère!... » Partie! elle avec Montal... c'est impossible!...

Digitized by Google

(*Relisant la lettre.*) Je vous ai trahi... elle, Suzanne! ma femme que j'aimais tant, elle me quitte, m'abandonne!... oh! oh! (*Il pleure.*) Montal!... oh! je me vengerai! je le trouverai!... mais où?... de quel côté?... Courons... (*Coup de canon.*) Un navire en partance! (*Deuxième coup de canon.*) Le vapeur de New-York... (*Troisième coup de canon.*) Trop tard! et pour moi la honte, le déshonneur... Jamais!... jamais!...

(*Prenant des pistolets et les armant.*)

FLORENT, *entrant de la gauche avec les deux enfants.*

Monsieur.

IMBERT, *jetant ses pistolets.*

Mes enfants!

FLORENT.

Voici vos deux filles qui ne veulent pas s'endormir... avant d'avoir embrassé leur père.

IMBERT, *courant à elles et les embrassant.*

Mes enfants!... (*A part.*) Oh! je vivrai... je vivrai!...

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE II.

A PIERREFITTE.

Un parc, grille dans l'angle gauche. — A droite, un massif avec des bancs. — Près de la grille le pavillon du concierge. — Au fond, la campagne.

SCÈNE PREMIÈRE.

THUILLOT, PAYSANS, PAYSANNES, *puis* MONTAL.

THUILLOT, *aux paysans.*

Entrez encore!... entrez toujours!... n' vous gênez pas..... puisque m'sieu le capitaine veut bien vous recevoir... aujourd'hui, jour de la sainte Suzanne... sa propriété est celle de tout le monde... Trémoussez-vous, bousculez-vous! ça l'amuse cet homme... tout à l'heure il va y avoir la course au sac, à c' soir l' feu d'artifice..... et en attendant les fusées...,. des pains de quatre livres, des jambonneaux et un tonneau de liquide sur la grande pelouse... Donnez-vous en! ça ne coûte rien!

(*Les paysans s'éloignent de différents côtés.*)

MONTAL, *en dehors de la grille.*

C'est ici!... (*Entrant.*) Allons!

THUILLOT.

Quoi que désire m'sieu?,.. vu mon grade de concierge.

MONTAL.

Mon brave homme, je désirerais parler au capitaine Fontenaille.

THUILLOT.

Diable! diable!... vous tombez mal, m'sieu; c'est que... voyez-vous... c'est aujourd'hui grand gala au château, et...

MONTAL.

Il sera, je l'espère, visible pour moi... (*Il tire une carte sur laquelle il écrit quelques mots au crayon.*) Tenez... remettez-lui cette carte, j'attendrai!...

THUILLOT.

Suffit, M'sieu. (*A part, lisant la carte et sortant à gauche.*) Montal, recommandé par Burnett de Sidney.

Digitized by Google

SCÈNE II.

MONTAL *seul, puis* THUILLOT.

MONTAL.

Il ne sera pas dit que je serai venu inutilement de Paris à Pierrefitte. (*Lisant un papier qu'il a tiré de sa poche, et s'asseyant à droite.*) « Fontenaille, soixante-cinq ans.... capitaine » au long cours, corsaire à Montevideo, ayant, dans sa jeu- » nesse, fait quelque peu la traite des nègres, caractère » brusque, irascible, mais généreux, confiant; une très- » grande fortune, beaucoup d'orgueil et l'esprit d'aventu- » res... » (*Parlé.*) Voilà mon homme... A l'œuvre donc! maintenant que je connais le défaut de sa cuirasse..... les mines de l'Australie, la colonisation en grand, tout un monde à remuer... Si cela ne monte pas la tête d'un vieux loup de mer!... C'est son nom qu'il me faut... c'est ma clé de voûte, c'est tout... c'est la confiance... Il a fait la traite des noirs, il faudra bien qu'il m'aide à faire celle des blancs... (*Se levant.*) Partir encore... quitter la France, comme il y a dix ans, mais seul, cette fois... les femmes en voyage, cela gêne quand on les garde! une fois le paquebot dans le port, on disparaît, je le sais bien... c'est facile... mais c'est dur!.. Qu'est-elle devenue? seule, abandonnée dans un pays étranger? Bah!... les femmes se tirent toujours d'affaires... laissons les vieux souvenirs... à quoi bon regarder dans le passé, cela embarrasse l'avenir!... J'ai encore toute ma force pour me refaire une fortune, et toute ma jeunesse pour la dissiper.

THUILLOT, *rentrant de la gauche.*

En v'là une chance! que vous avez... Monsieur qui est seul et qui vous attend... Ah! si Madame n'avait pas été à sa toilette.

MONTAL.

Madame... le capitaine Fontenaille est donc marié?

THUILLOT.

Ah! bien, oui... Madame est seulement une personne de confiance, une Américaine, qui a rendu autrefois, à ce qu'il paraît, de fameux services à Monsieur, et voilà comme quoi qu'elle gouverne la maison, et quand on a quelque chose à demander, on aime bien mieux ici s'adresser à madame Gerson qu'au capitaine.

MONTAL, *à part.*

Une madame Everard!

Digitized by Google

THUILLOT.

Surtout ses jours de rhumatismes...

MONTAL.

Diable !... Je ne tombe pas sur un accès.

THUILLOT.

Il se porte comme un charme... il n'a que de petites douleurs d'épaules, et gai, il jurait quand je suis entré.

MONTAL.

Ah !... ah ! ça, quand il est de mauvaise humeur...

THUILLOT.

Mon Dieu ! il jette tout le monde par la fenêtre..... pas plus gêné que ça. (*Montrant la gauche.*) Tenez... la grande allée en face... jusqu'au perron... Vous trouverez le valet de chambre, qui vous annoncera.

MONTAL.

Grand merci. (*Sortant à gauche.*) Allons, abordons le Jean Bart !

THUILLOT, *criant.*

Pas par là... à gauche... là... vous y êtes. (*A lui-même.*) Il allait à l'écurie.

SCÈNE III.

THUILLOT, ÉLISABETH, SUZANNE *et* BASINE, *arrivant devant la grille.*

BASINE, *à Suzanne.*

Oh ! le joli parc !

ÉLISABETH.

Les beaux massifs !

SUZANNE.

Si nous demandions la permission de nous promener dans ces superbes allées...

ÉLISABETH.

Veux-tu te taire ! folle .. et puis papa ne nous retrouverait plus !

BASINE.

Puisqu'il en a pour une demi-heure à faire sa course à la manufacture... et qu'il nous a donné rendez-vous sur la grande place qu'est à côté, nous avons ben le temps.

THUILLOT.

Entrez, entrez, mesdemoiselles.... le parc est à tout le monde, aujourd'hui.

Digitized by Google

SUZANNE, *entrant vivement.*

Vraiment !

BASINE.

Alors, entrons.

SUZANNE.

Ma foi, entrez, ou n'entrez pas, moi; j'y suis, j'y reste.

THUILLOT.

N' vous gênez donc pas, qu'on vous dit qu' c'est grande fête au château... la fête à Madame... que la moitié du village est déjà dedans...

ÉLISABETH, *entrant aussi.*

Oh ! les curieuses !

SUZANNE.

Ah ! c'est aussi la fête de cette dame... elle s'appelle donc Suzanne, comme moi ?

ÉLISABETH.

Mais, Monsieur, nous ne sommes pas du village, et...

THUILLOT.

Oh ! ça n' fait rien, Mam'zelle ! Gens de l'endroit, Parisiens, n'importe qu'est-ce... vous pouvez profiter des réjouissances.

BASINE, *s'avançant.*

Est-ce qu'on danse ?

THUILLOT.

Je le crois bien, la payse.

SUZANNE.

Comme ça se trouve !

BASINE.

Nous avons joliment eu raison de venir par ici !

SUZANNE.

Ah ! les jolies roses !

ÉLISABETH.

Veux-tu bien ne pas toucher à ces fleurs, étourdie !

THUILLOT.

Donnez-vous en, Mesdemoiselles, cueillez tant que vous voudrez, le capitaine quitte demain Pierrefitte pour retourner à Paris, et il m'a dit que je laisse tout arracher.

SUZANNE.

Mais c'est un capitaine des *Mille et une nuits*... Est-il jeune ?

ÉLISABETH.

Suzanne...

Digitized by Google

THUILLOT, *rentrant dans le pavillon.*

Mais oui... une soixantaine d'années, au moins !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, *moins* THUILLOT.

ÉLISABETH, *à Suzanne.*

Inconséquente, que tu es !

SUZANNE.

Tu me grondes?

BASINE.

Le jour de sa fête !

SUZANNE.

Je serai raisonnable demain.

BASINE, *regardant à gauche.*

Ah! Mesdemoiselles! v'là des sacs qui marchent avec des têtes dessus.

ÉLISABETH.

Regarde donc... Suzanne.

BASINE.

C'est la course comme chez nous.

ÉLISABETH.

Quelle singulière chose, je n'ai jamais vu cela. Viens vite, Suzanne.

SUZANNE.

Du tout!... ça ne m'intéresse pas... (*Courant aux arbustes.*) j'aime mieux cueillir des fleurs.

ÉLISABETH.

Voyez-vous, Mademoiselle la raisonnable.

BASINE.

Ni moi non plus, ça ne m'intéresse pas!... c'est bête comme tout.

SUZANNE.

Vas toujours... je vais faire un petit bouquet, et je te rejoins.

ÉLISABETH.

Ah! que tu es désagréable, tu me contraries sans cesse.

SUZANNE.

C'est toi qui ne veux jamais faire mes volontés.

Digitized by Google

ÉLISABETH.

Écoute donc, tu es ma cadette.

SUZANNE.

Oui, mais je suis la plus grande.

ÉLISABETH.

Allons, dépêche-toi, et rejoins-moi vite, là..... au bout de l'allée... nous nous disputerons plus tard. (*En sortant par la gauche.*) Ne la quittez pas, Basine.

SCÈNE V.

SUZANNE, BASINE, *puis* MONTAL.

BASINE, *à part, en pesant son panier et s'asseyant à droite.*

Ouf... j'ai mal à la saignée... moi.

SUZANNE, *cueillant des fleurs et s'éloignant petit à petit.*

Des roses, des œillets, des marguerites..... La jolie fleur..... elle parle, dit-on, quand on l'interroge... Oh! un papillon!

(*Elle poursuit le papillon et disparaît.*)

BASINE.

Mamzelle... Mamzelle... Ah! bien, oui... elle ne se perdra pas au bout du compte... ce n'est pas une enfant..... Pendant qu'elle cueille des fleurs... si je cueillais une tranche de jambon. Ils me font marcher... ça crense. (*Tirant des provisions de son panier.*) Le panier sera moins lourd.

MONTAL, *à lui-même, en rentrant.*

Il doit m'écrire... J'ai dit cela bien souvent... vieille façon de se débarrasser des gens... Non, pourtant, ses yeux brillaient en m'écoutant, le vieux corsaire semblait se réveiller en lui. Mais quelle est donc cette voix de femme que j'ai entendue, et qui, malgré moi, m'a fait tressaillir! Cette voix..... il m'a semblé... la sotte idée!

SUZANNE, *revenant avec un gros bouquet.*

J'en ai peut-être trop pris... Ma foi, je ne peux pas les remettre.

MONTAL, *sur le point de sortir, s'arrêtant, àpart.*

La jolie personne! Française pur sang.

SUZANNE, *levant la tête.*

Quelqu'un...

Digitized by Google

MONTAL.

Mes compliments, Mademoiselle... Voici un délicieux bouquet.

SUZANNE.

Je vous remercie, Monsieur, pour mes fleurs.

BASINE, *qui n'a cessé de manger, à part.*

Tiens, mamzelle qui jase... ça me donnera le temps de finir!

SUZANNE, *à part.*

C'est peut-être une personne de la maison.

BASINE, *regardant une bouteille qu'elle a tirée du panier.*

Tiens, j'en ai bu la moitié... je dirai qu'elle a fui.

SUZANNE.

A quelle heure commence le bal, Monsieur?...

MONTAL.

Quel bal?

SUZANNE.

Ah! vous n'êtes pas du château... j'ai eu tort de causer avec vous.

MONTAL.

Pourquoi?

SUZANNE.

Pardon, Monsieur, il faut que je rejoigne ma sœur. (*A la cantonnade.*) Me voici, Elisabeth. (*A Montal.*) Monsieur, je vous salue bien. Venez vite, Basine!

(*Elle sort par la gauche.*)

BASINE, *à qui Montal barre le passage.*

Mais, M'sieu...

MONTAL.

Combien gagnez-vous chez vos maîtres?

BASINE.

Deux cents francs.

MONTAL.

Voulez-vous une place du double!

BASINE.

Je crois bien... quoique j'aime bien mes maîtres, mais quatre cents francs...

MONTAL.

Tenez, voici votre denier-à-Dieu.

BASINE.

Cent sous!

Digitized by Google

MONTAL.

Où demeurez-vous?

BASINE.

Place Royale, numéro 6.

MONTAL.

Vous vous nommez?

BASINE.

Basine.

MONTAL.

C'est bien!

BASINE.

V'la tout c' que vous voulez de moi, M'sieu?

MONTAL.

Oui, tout!

BASINE, *à part, en sortant.*

Oh! il voulait peut-être bien savoir aussi l'adresse de mamzelle... mais pus souvent que j' la lui aurait donnée,... pour cent sous.

(*Elle sort par la gauche.*)

SCÈME IV.

MONTAL, *puis* THUILLOT.

MONTAL, *seul.*

Place Royale... je ne l'oublierai pas... Qu'a donc cette jeune fille, pour avoir réveillé le Montal d'autrefois?... Pardieu! avant de partir pour le Nouveau-Monde, jusqu'au dernier moment... profitons de l'ancien... Je ne l'ai jamais vue, et il me semble que je la connais.

THUILLOT, *sortant du pavillon, une marmite de soupe à la main.*

V'la qu'est humiliant de faire la soupe des chiens... Certainement, j' suis pas fier, mais c'est dur pour un concierge.

MONTAL, *à part.*

Oh! je la reverrai!

THUILLOT.

Eh! bien... et le capitaine...

MONTAL.

C'est un charmant homme... (*A part, en sortant.*) Place royale!...

Digitized by Google

THUILLOT.

Ça, oui... n'y a que sa toquade pour ses quadrupèdes !... Oh ! le v'là avec madame Gerson. (*Sortant vivement par le fond, à droite.*) S'il savait que ses animaux n'ont pas encore dîné, quel branle-bas !...

SCÈNE VII.

FONTENAILLE, MADAME GERSON, *venant de la gauche.*

FONTENAILLE.

Vous avez tort... cent fois tort... et pour qui diable voulez-vous que je la donne cette fête, si ce n'est pour vous?... Est-ce que je ne suis pas mon maître ?... Vous dites ?...

MADAME GERSON.

Rien !...

FONTENAILLE.

Non... c'est que vous avez l'air... S'il me plaît de faire tirer un feu d'artifice... de roussir mes paysans... rien ne vous convient...

MADAME GERSON, *lui tendant la main.*

Vous êtes bon... trop bon... mais si vous m'aviez demandé mon avis...

FONTENAILLE.

Est-ce que vous m'avez demandé le mien, vous, à New-York, dans ce maudit hôtel où j'allais stupidement mourir de la fièvre jaune, pour me soigner, me veiller, me tirer d'affaire... et manquer de prendre ma place ?... Je ne vous ai pas dit que vous étiez trop bonne... je ne sais pas seulement si je vous ai remerciée.

MADAME GERSON.

Oh !

FONTENAILLE.

Voulez-vous bien vous taire ! Je n'ai rien fait pour vous... c'est clair, ça !... Vieux goutteux, maussade, criblé de rhumatismes, il me fallait un souffre-douleur, pour me disputer, le tourmenter... lui rendre la vie malheureuse..... et comme vous étiez là, sous ma main, que je vous avais déjà vue à l'œuvre...

MADAME GERSON.

Et que j'étais seule... sans appui, sans ressource.

Digitized by Google

FONTENAILLE.

Je vous ai forcée de devenir la gardienne d'un vieillard, sa sœur de charité... Tenez, voulez-vous que je vous dise ce que je suis... Un égoïste !

MADAME GERSON, *à part.*

Noble cœur !

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, GONTRAN, *venant par la grille.*

GONTRAN.

Bonjour, mon oncle !

FONTENAILLE.

Qu'est-ce que tu viens faire ici, toi?

GONTRAN.

Ne criez pas... ce n'est pas pour vous que je viens.

FONTENAILLE.

Voyons, veux-tu de l'argent ?

GONTRAN.

Pourquoi faire ?

FONTENAILLE.

A-t-on vu un original pareil qui a un oncle millionnaire et qui n'a jamais besoin de rien...

GONTRAN, *offrant un bouquet à madame Gerson.*

Madame Gerson...

MADAME GERSON.

Merci, mon bon Gontran.

FONTENAILLE.

Allons, embrasse-la vite sur les deux joues !

GONTRAN, *à madame Gerson.*

J'allais vous le proposer.

MADAME GERSON.

De grand cœur !

GONTRAN.

Mais savez-vous que c'est charmant ici?

FONTENAILLE.

Parce que tu n'y es pas tous les jours.

GONTRAN.

Bon ! je parie que vous êtes déjà dégoûté de votre acquisition... Il est vrai que pour le prix, vous auriez pu avoir cent fois mieux, si vous m'aviez écouté.

Digitized by Google

FONTENAILLE.

Est-ce qu'il y a quelque chose de trop cher pour moi, quand j'ai mis dans ma tête?...

GONTRAN.

Ah! mon oncle! malgré votre volonté, il s'en est fallu de bien peu...

FONTENAILLE.

Quoi?

GONTRAN.

Que la propriété vous échappât.

FONTENAILLE.

Parce que...

GONTRAN.

Vos deux cent mille francs m'étaient échappés.

FONTENAILLE.

Eh bien, je te chargerai encore d'une acquisition, toi!

MADAME GERSON.

Vous aviez perdu...

GONTRAN.

Le portefeuille... parfaitement, en le portant chez le notaire.

MADAME GERSON.

Mais vous avez donc retrouvé?...

FONTENAILLE.

A moins qu'il ne m'ait remboursé sur ses économies... ce qui m'étonnerait...

GONTRAN.

Et moi donc!

FONTENAILLE.

Tu as fait afficher?...

GONTRAN.

Je n'en ai pas eu le temps... c'était déjà fait!

FONTENAILLE.

Et qui diable?...

GONTRAN.

Celui qui avait trouvé l'argent.

FONTENAILLE.

Peste! voilà un homme rare... Ah ça! j'espère que tu lui as donné...

GONTRAN.

Je lui ai remboursé ses frais d'affiches... c'est tout ce qu'il a voulu accepter.

FONTENAILLE.

Il est donc bien riche?

Digitized by Google

GONTRAN.

Il n'a que son travail pour soutenir sa famille.

FONTENAILLE.

Ah ! il a des enfants ?

GONTRAN.

Deux charmantes filles.

MADAME GERSON, *à part.*

Deux filles !

FONTENAILLE.

Des enfants... voilà ce qui me manque.

GONTRAN.

Eh bien ! et moi, mon oncle ?...

FONTENAILLE.

Toi ! je sais bien... mais ce n'est pas la même chose.

GONTRAN.

Ah dam ! il fallait vous marier...

FONTENAILLE.

Est-ce que j'ai eu le temps ?...

MADAME GERSON, *à part.*

Deux filles !

FONTENAILLE.

Ah ! c'est surtout quand on devient vieux... qu'on se trouve tout seul... ça n'est pas gai ; aussi tu ne resteras pas vieux garçon comme moi.

GONTRAN.

C'est bien mon intention.

FONTENAILLE.

Tu auras des enfants !

GONTRAN.

Autant que vous voudrez.

FONTENAILLE.

Qui porteront haut et bien notre vieux nom de Fontenaille.

GONTRAN.

Parbleu !...

FONTENAILLE.

Une jolie femme que je te choisirai...

GONTRAN.

Quant à ça, mon oncle...

FONTENAILLE.

Tu doutes de mon goût ?

GONTRAN.

Aucunement !

Digitized by Google

FONTENAILLE.

Eh bien ! tu verras, mon gaillard... J'ai déjà pour toi... en-vue une jeune héritière... n'est-ce pas, madame Gerson ?

MADAME GERSON, *inattentive.*

Oui...

GONTRAN.

Un moment, mon oncle, je ne suis pas pressé à ce point.

FONTENAILLE.

Mais moi, je le suis, s'il te plaît.. Je t'arrangerai cela... comme pour moi.

GONTRAN.

Vous me consulterez bien un peu ?

FONTENAILLE.

Oui, si tu es de mon avis... Voyons, viens-tu avec moi dire un petit bonjour à mes paysans ?

GONTRAN.

Volontiers, mon oncle.

FONTENAILLE.

Et vous, ma garde-malade, mon docteur... sœur sainte Patience, je suis solide maintenant, voulez-vous mon bras ?

MADAME GERSON, *troublée.*

Oui, tout à l'heure !

FONTENAILLE.

Vous n'êtes pas disposée... à votre aise...

GONTRAN, *tenant le bras de son oncle.*

Au revoir, chère madame Gerson.

(*Ils sortent à gauche.*)

SCENE IX.

MADAME GERSON, *seule.*

Deux filles ! mon cœur n'est-il pas assez déchiré ?. Ils continuaient à plaisir.. Des enfants ! j'en avais moi !... je n'en ai plus ! Je l'ai voulu... j'étais folle... Mes filles... c'est horrible, cela, je prie pour elles chaque soir... Si elles étaient mortes ! et malheureuse, n'est-ce pas de même ?... Hier, une femme traînait sur le chemin et sa misère et ses enfants... J'ai envié son sort... elle avait ses filles !

Digitized by Google

SCÈNE X.

MADAME GERSON, ELISABETH, SUZANNE, BASINE, *de la gauche.*

ELISABETH, *à Suzanne.*

Ah ! si j'avais su que c'était aussi peu de chose que cela, je ne me serais pas dérangée.

BASINE.

Quand je vous le disais.

SUZANNE.

Tu es si entêtée.

ELISABETH.

Ah ça, il y a plus d'une demi-heure que nous sommes ici... papa doit nous attendre.

SUZANNE.

C'est juste, vite, Basine, allez le chercher.

BASINE, *à part.*

Bon ! une corvée.

ELISABETH.

Pourquoi ne pas y aller nous-mêmes?

SUZANNE.

Parce qu'une fois sorties d'ici, il ne voudrait peut-être plus nous y ramener, et nous ne verrions pas la danse.

ELISABETH.

Rusée !

SUZANNE.

Comment, Basine, vous n'êtes pas encore partie?

BASINE.

Et revenue peut-être?... Donnez-moi donc le temps... (*A part, en sortant.*) Ah ! si jamais j'ai une bonne... comme je la ferai trimer.

(*Elle sort à gauche.*)

ELISABETH, *à sa sœur.*

Comme tu as chaud...

(*Elle lui essuie le front.*)

SUZANNE.

C'est que j'ai couru plus fort que toi.

ELISABETH.

Reste donc tranquille ou je vais abîmer ta coiffure.

Digitized by Google

SUZANNE.

Est-ce que j'y tiens?

ELISABETH.

C'est juste !... tu ne tiens à rien, toi !

SUZANNE.

Si, à toi, d'abord...

(Elle lui passe le bras autour du cou et l'embrasse.)

MADAME GERSON, *sortant de sa rêverie, se levant du banc de gazon sur lequel elle était assise. — Voyant les deux jeunes filles enlacées.*

Les deux jolies enfants!

SUZANNE *et* ELISABETH.

Une dame!

MADAME GERSON.

Vous avez l'air de bien vous aimer,

ELISABETH.

Nous sommes sœurs, Madame.

MADAME GERSON.

Ah! heureuse mère que la vôtre!

ELISABETH.

Notre mère?

SUZANNE.

Elle est morte!

MADAME GERSON.

Morte! ah! pardonnez-moi... j'ai réveillé votre douleur.

ELISABETH.

Ce n'est pas une douleur, c'est un souvenir.

SUZANNE.

C'est une prière.

MADAME GERSON.

Quel âge avez-vous?

ELISABETH.

Dix-sept ans!

SUZANNE.

Moi, seize.

MADAME GERSON, *à part.*

L'âge de mes enfants!...

SUZANNE.

Comme elle nous regarde!

Digitized by Google

SCÈNE XI.

LES MÊMES, FONTENAILLE, *puis* IMBERT *et* BASINE, *puis* THUILLOT.

LES PAYSANS, *dans la coulisse.*

Vive le capitaine !

FONTENAILLE, *en entrant.*

Vous tairez-vous, braillards ? C'est convenu, je vous permets de danser tout de suite, enragés sauteurs. (*Voyant madame Gerson, Elisabeth et Suzanne.*) Tiens, vous êtes en compagnie... Vous connaissez ces jeunes filles, Madame ?

MADAME GERSON.

Non !

FONTENAILLE.

Voilà de gaies et gentilles figures... Si j'avais vingt ans, je leur demanderais la permission de les embrasser.

MADAME GERSON.

J'avais cette pensée, moi, mais je ne sais, je n'ai pas osé...

FONTENAILLE.

Vraiment ; je vais le demander pour..... vous.

MADAME GERSON.

Pour moi ?

FONTENAILLE.

Regardez mon abordage... (*A Suzanne et à Elisabeth.*) Mon Dieu ! mesdemoiselles, je n'y vais pas par quatre chemins... j'ai promis à madame...

(*Imbert paraît suivi de Basine. Les deux jeunes filles l'aperçoivent et courent à lui.*)

BASINE.

Tenez, Monsieur, les voilà.

SUZANNE, *sautant au cou d'Imbert.*

Mon père !...

ELISABETH.

Tu étais là bas depuis longtemps ?

IMBERT, *les embrassant.*

Méchantes filles ! me laisser dans l'inquiétude.

Digitized by Google

ELISABETH.

Nous t'attendions ici en causant.

SUZANNE.

Avec cette dame.

IMBERT.

Cette dame ! (*Il lève les yeux et recule en apercevant madame Gerson.*) Ah ! c'est elle !

MADAME GERSON.

Dieu !

TRUILLOT, *suivi d'un ménétrier.*

Allons, les danseurs, en place, v'là le ménétrier.

IMBERT, *à Suzanne et Elisabeth.*

Venez ! venez ! venez !

SUZANNE.

Comment?

ELISABETH.

Nous partons.

BASINE.

Et moi qui suis engagée pour troisse !

IMBERT.

Mais venez donc !

MADAME GERSON, *à part.*

Mes filles !... ce sont mes filles !

(*La toile baisse.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE III.

A Paris, place Royale.

Un intérieur. — Grande simplicité. — Porte au fond. — Portes latérales, fenêtre dans l'angle gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

IMBERT, *puis* SUZANNE *et* ÉLISABETH.

IMBERT, *marchant avec agitation.*

Elle est en France ! près de moi, de mes enfants... car c'est elle... c'est bien elle... que j'ai vue hier à Pierrefitte dans cette maison... A quel titre y est-elle ?... Que m'importe ! une honte de plus, sans doute... Oh ! la maudite rencontre ! Veille malheureux, veille le jour, la nuit ! à toute heure... qu'elle ne voie pas mes enfants... qu'elle ne les voie pas ! (*Il s'assied à gauche.*)

(*La porte de droite s'ouvre, les deux jeunes filles paraissent.*)

SUZANNE.

Comment, tu es déjà levé. (*Sautant à son cou.*) Bonjour, père !

IMBERT, *l'embrassant.*

Bonjour, ma fille !

ÉLISABETH, *lui tendant son front.*

Et moi ?

IMBERT, *l'embrassant.*

Chère enfant !

SUZANNE.

C'est toi qui es cause que j'ai dormi si tard !... en nous emmenant hier avant le bal ; j'ai rêvé toute la nuit quadrilles et redowas.. ça m'a fatiguée.

IMBERT.

Heureux âge ! où le sommeil apporte le plaisir.

SUZANNE.

Ce n'est pas la même chose.

Digitized by Google

IMBERT.

Si fait, le lendemain !

SUZANNE.

Alors, pour s'amuser, il ne s'agirait que de dormir... ça serait très-économique.

IMBERT.

Espiègle !...

(Il la fait asseoir sur ses genoux, Élisabeth s'appuie sur ses épaules.)

SUZANNE.

Oh ! ta cravate est mal mise... je t'ai pourtant donné des leçons... Approche, que je te l'arrange !

ÉLISABETH.

Et ces cheveux, sont-ils ébouriffés ! *(Tirant un petit peigne de sa tête et arrangeant les cheveux d'Imbert.)* La raie... là ! sur le côté... et droite, au moins !... Tiens-toi donc tranquille !

SUZANNE.

C'est qu'il est très-bien, notre père !

IMBERT.

Enfant gâtée !

SUZANNE.

Je suis la plus jeune, il est bien juste que l'on me gâte.

IMBERT.

Vraiment !

SUZANNE.

Et puis je m'appelle Suzanne... le nom de notre mère.

IMBERT, *à part, et se levant en passant à gauche.*

Leur mère !

SUZANNE.

Dis donc ? Est-ce que je ne lui ressemble pas un petit peu ?

ÉLISABETH.

Est-ce vrai, père ?

IMBERT, *à part, en la regardant.*

Oui... toute jeune fille, elle avait cette grâce... ce charme... cette gaieté.

ÉLISABETH.

Tu ne réponds pas ?

SUZANNE.

Je ne lui ressemble pas ?

IMBERT.

Non. *(A part.)* Dieu fasse que je dise vrai...

Digitized by Google

ÉLISABETH.

Pauvre mère... hier, c'était aussi sa fête.

SUZANNE.

Et ce n'est que moi qui ai été fêtée... Que de fois, toutes deux seules... tristes... nous nous disons sans nous parler : il y a ici une place vide!

IMBERT, *à part.*

Oui... une mère... partout... toujours, pour guider et surveiller leurs jeunes cœurs; moi je n'ai fait, et je n'ai su que les aimer.

ÉLISABETH.

Des larmes!

IMBERT.

Non... mes enfants... non... je ne pleure pas!

SCÈNE II.

LES MÊMES, BASINE.

BASINE, *entrant par le fond, portant un panier.*

Cinq étages!... Ces propriétaires, ça n'a pas pitié des domestiques.

ÉLISABETH.

Vous voilà... c'est bien heureux! Avez-vous mis assez de temps pour faire votre marché...

IMBERT, *à part.*

La mère de famille!

BASINE.

Dam! Mamzelle, j' me suis pas amusée, j' n'ai fait que courir...

ÉLISABETH.

Même tout à l'heure! quand vous étiez arrêtée, causant avec... Ne dites pas non; je vous ai vue de ma fenêtre...

SUZANNE, *riant.*

Vous voilà prise, Basine.

BASINE.

C'était... c'était un de mes pays, qui me donnait des nouvelles de notre endroit.

ÉLISABETH.

Ah! il est bien mis pour un paysan.

Digitized by Google

BASINE, *à part.*

Elle voit tout, celle-là !

IMBERT, *de même.*

Voici une fille que je surveillerai.

SUZANNE.

Tu ne restes pas avec nous aujourd'hui, père ?

IMBERT, *souriant.*

Ce n'est pas tous les jours ta fête.. et les négociants n'entendent pas que leurs écritures soient en retard. (*Soupirant.*) J'étais ainsi autrefois... être près de vous sans cesse, c'est mon rêve, mais nous n'avons rien, mes enfants, mon travail, c'est votre seule richesse... le courage, je l'aurai toujours... mais la force, que Dieu me la conserve !

SUZANNE *et* ÉLISABETH, *se jetant dans ses bras.*

Cher père !

IMBERT, *les embrassant et entrant à gauche.*

Mes trésors... ma vie !

ÉLISABETH.

Ah ! bientôt dix heures, je vais vite achever de mettre notre chambre en ordre.

SUZANNE.

Travaillez, Mademoiselle, c'est votre semaine !

ÉLISABETH.

Et je me mettrai tout de suite à ma tapisserie.

SUZANNE.

Tu trouves le temps de tout, toi !

ÉLISABETH.

Et toi, celui de rien !

SUZANNE.

C'est ennuyeux de travailler.

ÉLISABETH.

C'est insupportable de ne rien faire.

BASINE, *époussetant.*

En v'là un drôle de goût !

SUZANNE.

Il y a des moments où je voudrais avoir des ailes.

ÉLISABETH.

Pour t'envoler loin de nous ?

SUZANNE.

Oh ! je reviendrais.

Digitized by Google

ÉLISABETH.

Quand tu serais fatiguée, ingrate.

SUZANNE, *lui sautant au cou.*

Oh! méchante!

ÉLISABETH.

Il y a un moyen de s'arranger... Prends ma part de plaisir, je prendrai la tienne de travail.

SUZANNE.

Par exemple!

ÉLISABETH, *sortant à droite.*

Je le veux!... Ah! mais ne me désobéis pas, je suis l'aînée.

SCÈNE III.

SUZANNE, BASINE.

SUZANNE.

Bonne sœur!.

BASINE, *à part.*

M'sieu est dans son cabinet, mamzelle Elisabeth dans leur chambre... (*Tirant une lettre de sa poche.*) Voyons donc! Mais comment que je prourrais bien l'engager à... Eh! mais.... Mamzelle?

SUZANNE.

Quoi, Basine?

BASINE, *balbutiant.*

Mon Dieu! Mamzelle... c'est que...

SUZANNE.

Voyons... parlez!... Est-ce que je vous fais peur?

BASINE.

Oh! tenez, Mamzelle... v'là tout bonnement la chose... c'est une letre que j'ai reçue, et comme je ne sais pas lire...

SUZANNE.

Vous désirez que je vous la lise?

BASINE.

Si c'était un effet de votre bonté, Mamzelle!

SUZANNE.

Volontiers, ma fille, donnez!

BASINE.

La v'là, Mamzelle!

(*Elle la lui donne*).

Digitized by Google

SUZANNE.

Tiens! il n'y a pas d'adresse.

BASINE.

Ah! je l'ai ôtée de l'enveloppe.

SUZANNE.

Du papier satiné!..... (*Regardant la signature.*) Montal!..... (*A Basine.*) C'est de M. Montal.

BASINE.

Ah!... je connais pas.

SUZANNE.

Et ce monsieur vous écrit?...

BASINE.

Dam!... il paraît...

SUZANNE, *lisant.*

« Mademoiselle... en vous voyant, je me suis senti attiré » vers vous par une sympathie irrésistible. » (*Parlé.*) Comment, Basine, vous avez produit un pareil effet?

BASINE.

Est-ce que je sais, moi!

SUZANNE, *lisant.*

« Votre beauté... la distinction de vos manières... » (*Parlant.*) Il vous trouve distinguée.

BASINE.

J'entends bien!

SUZANNE, *à part.*

Et ça ne la surprend pas... (*Lisant.*) « La distinction de vos » manières, m'ont inspiré bientôt une irrésistible passion. »

BASINE.

Tiens, tiens!...

SUZANNE, *lisant.*

« Un mot de vous.... un seul, et je mets à vos pieds mon » respectueux amour, ma main et ma fortune... (*Parlant.*) Un mariage!...

BASINE, *appuyant.*

Un vrai mariage!

SUZANNE, *riant.*

Mais il faut accepter!

BASINE.

Certainement!

SUZANNE.

Et répondre tout de suite.

Digitized by Google

BASINE.

Ah ! vous répondrez pour moi, hein ? mamzelle !..... car je sais encore moins écrire que...

SUZANNE, *riant et prenant une plume.*

Mon Dieu ! puisque j'ai tant fait... (*S'arrêtant.*) Mais non... il est impossible qu'on écrive sérieusement une pareille lettre...

BASINE.

Vous croyez, mamzelle?

SUZANNE.

Ou bien, alors...

BASINE.

Alors ?... c'te lettre n'est peut-être pas pour moi !

SUZANNE.

Plaît-il ?

BASINE.

Et si elle n'est pas pour moi, faut donc qu'elle soit...

SUZANNE.

Pour qui?

BASINE.

Pour vous.

SUZANNE.

Que dites-vous?

BASINE.

Dam ! Mamzelle !... vous savez bien ce Monsieur qui a voulu vous parler hier à la campagne, pendant que nous étions toutes les deux...

SUZANNE.

Achevez !... cette lettre...

BAZINE.

Est de lui... et c'est pour vous !

SUZANNE, *déchirant la lettre et la jetant à terre.*

Quelle infamie !... et vous avez osé ?...

BASINE.

Dam..., Mamzelle... je croyais bien faire... il m'avait tant prié de vous la remettre, et comme je me doutais bien que vous ne voudriez pas la lire...

SUZANNE.

Taisez-vous !... vous mériteriez que je dise à mon père...

Digitized by Google

BASINE.

Oh! Mamzelle!... (*Voyant Elisabeth.*) Ne dites rien, non plus à... Mamzelle votre sœur.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ELISABETH, *puis* GONTRAN.

ÉLISABETH.

Qu'as-tu donc, Suzanne?... comme tu es émue!

SUZANNE.

Moi, par exemple!

ÉLISABETH.

Mais vous aussi, Basine.

BASINE, *essayant de rire.*

Moi... Ah! c'te idée!...

SUZANNE, *toute troublée.*

Ah! je dois dire à Elisabeth... (*Haut.*) C'est que...

BASINE, *vivement.*

C'est que..... Mamzelle me grondait de ce que je reste toujours trop longtemps dans mes courses... N'est-ce pas, Mamzelle?

SUZANNE, *troublée.*

Oui... oui... (*A part.*) Pour cette fois.... mais si elle recommence...

ÉLISABETH.

Où vas-tu donc, Suzanne?

SUZANNE.

Je... je... crois que papa m'appelle...

ÉLISABETH.

Mais non...

BASINE.

Si... si... Mamzelle...

SUZANNE, *entrant chez Imbert, à gauche.*

Là!... tu vois bien.

ÉLISABETH.

Ah! ça, mais, je suis donc bien sourde aujourd'hui?

BASINE, *à part, entrant à droite.*

Nous verrons... plus tard!

ÉLISABETH.

Qu'ont-elles donc toutes deux? C'est singulier! (*Prenant sa*

Digitized by Google

broderie et s'asseyant à droite.) Voyons vite ! tâchons de finir aujourd'hui mes pantoufles... C'est qu'elles sont très-jolies... nous verrons si monsieur mon père n'est pas content.

GONTRAN, *sur le seuil, au fond.*

Seule !...

ÉLISABETH.

Monsieur Gontran !...

(*Elle se lève.*)

GONTRAN.

Pardon, Mademoiselle... M. Imbert...

ÉLISABETH.

Il est ici, Monsieur... et je vais...

GONTRAN.

De grâce !..... ne le dérangez pas ! j'attendrai qu'il soit libre...

ÉLISABETH.

Mais...

GONTRAN.

Ou je me retire. (*Silence.*) Je venais...

ÉLISABETH.

Vous veniez...

GONTRAN.

Mademoiselle Suzanne se porte bien ?

ÉLISABETH.

Parfaitement... Vous veniez...

GONTRAN.

La délicieuse broderie !

ÉLISABETH.

C'est pour mon père, Monsieur !

GONTRAN.

Digne père !... dignes enfants !... On cherche partout la probité... c'est chez M. Imbert qu'elle se cache.

ÉLISABETH.

L'honnêteté, monsieur Gontran, n'est pas une vertu... c'est un devoir..... et pour quelques billets de banque trouvés et rendus, mon père, à mes yeux n'a fait qu'une chose toute naturelle.

GONTRAN.

D'accord !... Mais peu commune, et c'est l'avis de mon oncle, qui, ce matin même, a insisté pour savoir votre adresse.

ÉLISABETH.

Et vous veniez prévenir mon père...

Digitized by Google

GONTRAN.

Oui... non... Tenez, Mademoiselle, je ne sais pas mentir... c'est vous seule que je désirais rencontrer.

ELISABETH.

Moi... et pourquoi, Monsieur?

GONTRAN.

Parceque..... Bon..... à présent je ne peux plus trouver un mot... et tout à l'heure en venant ici... je préparais des phrases à perte de vue...

ÉLISABETH.

Mais je ne vous comprends pas...

GONTRAN.

Mon Dieu! Mademoiselle, si vous me compreniez seulement un peu, cela irait tout seul.

ÉLISABETH.

Comment?

GONTRAN.

Cela m'encouragerait...

ÉLISABETH.

A quoi?

GONTRAN.

A vous faire un aveu.

ÉLISABETH.

Un aveu?

GONTRAN.

Que depuis six mois je jure de vous faire tous les jours...

ÉLISABETH.

Monsieur...

GONTRAN.

Oh! ne me regardez pas ainsi, Mademoiselle, ou je ne pourrai pas continuer, et vous ne saurez jamais que je vous aime...

ÉLISABETH.

Que dites-vous?

GONTRAN.

Que mon bonheur dépend de vous, Elisabeth... Voulez-vous devenir ma femme? (*Silence.*) Eh! quoi! pas un mot! Vous ne répondez même pas.

ÉLISABETH.

Ce n'est pas à moi à vous répondre, Monsieur! il y a ici quelqu'un qui seul en a le droit! (*Ouvrant la porte du cabinet de gauche.*) Venez, mon père!

Digitized by Google

SCÈNE V.

ELISABETH, GONTRAN, IMBERT, *puis* SUZANNE.

ÉLISABETH, *à Imbert.*

Mon père, Monsieur me faisait l'honneur de me dire qu'il m'aime.

IMBERT.

Monsieur Gontran !

GONTRAN.

Monsieur, je vous demande la main de mademoiselle Elisabeth.

IMBERT, *à Elisabeth, passant au milieu.*

Et quelle a été ta réponse ?

ÉLISABETH.

Il m'a semblé que c'était devant vous... mon père...

IMBERT.

Ma digne fille !... Monsieur, j'ai élevé mes enfants avec mon travail, je n'ai rien à leur donner.

GONTRAN.

Je le sais.

IMBERT.

Votre famille est riche.

GONTRAN.

Ah ! s'il ne s'agit que de mon oncle.

IMBERT.

Je suis pauvre, je dois être fier, pour moi, pour ma fille.

GONTRAN.

Monsieur Imbert, mon oncle lui-même viendra vous faire ma demande !... mais vous, Mademoiselle...

ÉLISABETH, *lui tendant la main.*

J'obéirai à mon père.

GONTRAN, *lui baisant la main.*

Oh ! merci !

SUZANNE, *paraissant au fond, une lettre à la main.*

Tiens, tiens... devant papa.

GONTRAN.

Aujourd'hui... à l'instant... je cours et je veux..... Adieu donc, ou plutôt au revoir, ma femme, mon père !

Digitized by Google

SUZANNE, *s'avançant.*

Et votre petite sœur?...

GONTRAN, *lui serrant la main.*

Chère Suzanne!...

SUZANNE.

Il y aura une noce... il y aura un bal, n'est-ce pas? Oh! dépêchez-vous, monsieur Gontran..... j'ai bien envie de danser...

GONTRAN, *riant.*

Voilà une puissante raison de plus, chère petite sœur, pour que je ne perde pas une minute... (*En sortant.*) A bientôt, Elisabeth... au revoir, monsieur Imbert!

SCÈNE VI.

IMBERT, ELISABETH, SUZANNE.

ÉLISABETH, *se jetant au cou d'Imbert.*

Ah! Mon père, je suis bien heureuse.

SUZANNE.

Ah! ça... et moi, papa, quand me marierai-je?

IMBERT.

Toi!... Tu y songes donc?

SUZANNE.

Mais beaucoup.

IMBERT.

Attends que les dents de sagesse te soient poussées.

SUZANNE.

Les dents sont venues, papa; ce n'est pas ma faute si la sagesse est restée en arrière.

ÉLISABETH.

Qu'est-ce que tu tiens donc là, à la main?

SUZANNE.

Ah! je n'y pensais plus, c'est une lettre qu'on vient d'apporter.

IMBERT, *prenant la lettre.*

Tête sans cervelle!... Et ça parle d'entrer en ménage.

SUZANNE, *à Elisabeth.*

Ah! sournoise! Comment donc ça s'est-il fait?

Digitized by Google

ÉLISABETH, *riant.*

Curieuse !

IMBERT, *qui a ouvert la lettre.*

Des billets de banque..... (*Regardant la lettre.*) Le nom de Gontran !... son oncle !... ah !...

ÉLISABETH.

Qu'as-tu donc ?

IMBERT.

Rien. (*A part.*) Un pareil outrage !..... Voyons, du sang-froid !...

SUZANNE.

Tu sors ?

IMBERT.

Oui ; je devrais déjà être parti...

ÉLISABETH.

Ah ! Voici une bonne journée !

IMBERT.

J'ai dit cela bien souvent. (*Les serrant sur son cœur.*) Croyez-moi, mes enfants, remettez toujours au lendemain pour juger du bonheur d'un jour qui n'est pas encore fini !

(*Il sort par le fond.*)

SUZANNE.

Que veut-il dire ?

ÉLISABETH.

Qu'il est sage et que nous sommes folles... toi surtout !... Cher père !... Viens vite ouvrir notre fenêtre, nous le suivrons des yeux jusqu'au tournant du boulevart !...

(*Elle entre dans sa chambre, à droite.*)

SCÈNE VII.

SUZANNE, *seule, puis* BASINE.

SUZANNE, *pensive et s'arrêtant.*

Une fois quelle sera mariée, il faudra bien pourtant que l'on songe à moi... Je ne suis pas déjà si petite... il y a des gens qui me trouvent assez grande..... (*Regardant à terre la lettre déchirée.*) la preuve... la voilà..... C'est que ce n'était vraiment pas mal tourné...

(*Elle ramasse les morceaux et cherche à les réunir.*)

Digitized by Google

BASINE, *la voyant en venant du fond.*

Tiens... tiens...

SUZANNE, *en cachant les morceaux.*

Qu'est-ce que vous voulez?

BASINE.

Moi... Mamzelle... rien... (*A part.*) Elle la relira !

SUZANNE, *à part.*

Je la brûlerai... ce soir.

BASINE.

Quel beau soleil ! (*Ouvrant la fenêtre à gauche.*) C'est bon, l'air... c'est tout d' même gentil c'te place royale... Ah !

SUZANNE, *s'approchant.*

Quoi donc ?

BASINE.

C'est-il drôle !... Tenez, Mamzelle, à gauche, près de la grille, on dirait... vous savez... ce Monsieur d'hier, à la lettre d'aujourd'hui !...

SUZANNE, *qui s'est avancée, se retire vivement.*

Ah !

BASINE.

N'est-ce pas?

SUZANNE, *sèchement.*

Je n'ai rien vu !

BASINE.

Mais...

SUZANNE.

Taisez-vous !... (*Avec intention.*) Basine, je ne suis pas contente de votre service... vous négligez tout dans la maison... Prenez garde !

BAZINE.

Ah ! Mamzelle !

SUZANNE, *à part.*

Avertir mon père... le troubler !... ma sœur?... elle a bien d'autres choses en tête !... Ah ! si nous avions encore notre mère !

(*Elle entre à droite.*)

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

BASINE, *puis* MADAME GERSON, *puis* ELISABETH.

BASINE.

Ma foi, s'il trouve qu'il n'en a pas assez pour son argent, tant pis... j'ai fait ce que j'ai pu.

MADAME GERSON, *entrant.*

C'est ici ?...

BASINE.

Qui que vous demandez, Madame? m'sieur Imbert? il n'y est pas.

MADAME GERSON.

Oui... je le sais...

BASINE.

Ah !...

MADAME GERSON, *à part.*

Chez elles !... je suis chez elles !...

BASINE.

Si c'est quelque chose qu'on puisse lui dire ?...

MADAME GERSON.

Rien !...

BASINE.

Eh ! bien, alors ?... (*Criant.*) Mesdemoiselles !... mesdemoiselles !...

SUZANNE *et* ÉLISABETH, *entrant.*

Mais qui donc est là?

MADAME GERSON.

Ah !... (*A part.*) Mes enfants !...

SUZANNE.

C'est singulier !... oui... hier...

ÉLISABETH.

N'est-ce pas, Madame.....

MADAME GERSON.

C'est moi !...

BASINE, *à part.*

C'est une connaissance, j' vas faire mon ouvrage.

(*Elle sort.*)

ÉLISABETH.

Nous sommes seules, Madame, notre père est sorti; mais...

Digitized by Google

MADAME GERSON.

C'est vous, vous que je désirais voir...

ÉLISABETH *et* SUZANNE.

Nous !

MADAME GERSON.

Oui... et je vous vois... et je suis heureuse... oh ! bien heureuse. (*A part.*) Les voilà ! ce sont elles... mes filles...

ÉLISABETH.

Madame !...

MADAME GERSON.

Taisez-vous, taisez-vous... laissez-moi vous regarder... (*A part.*) Qu'elles sont belles... oui, c'est bien ainsi que je les avais rêvées !...

SUZANNE.

Dites-nous...

MADAME GERSON.

Quoi... l'intérêt singulier... étrange que je semble vous porter, n'est-ce pas tout naturel... chères enfants, vous n'avez plus de mère, m'avez vous dit... vous ne l'avez pas même connue.

ÉLISABETH.

A peine, Madame, j'avais cinq ans, quand elle est morte.

SUZANNE.

Et moi, quatre.

ÉLISABETH.

Mais, Madame, vous nous parlez de notre mère, l'auriez-vous connue ? vous.

MADAME GERSON.

Non !... non !...

SUZANNE.

Oh ! tant pis ! nous serions si heureuses d'avoir quelqu'un avec qui nous puissions causer d'elle.

MADAME GERSON.

Ah ! votre père ne vous en parle jamais ?

ÉLISABETH.

Jamais Madame, quelquefois, moi... ou ma sœur... nous essayons...

MADAME GERSON, *à part.*

Les bons cœurs ! (*Haut.*) Vous l'auriez bien aimée, n'est-ce pas ?... Elle eût été si fière de vous... regardez-moi donc encore... que vous êtes belles !... chaque jour... j'en suis sûre... toutes deux vous avez pour elle... un souvenir... une pensée...

Digitized by Google

SUZANNE.

Et tous les soirs nous prions pour elle.

MADAME GERSON, *s'oubliant.*

Ah! chères enfants! (*Elle les saisit dans ses bras et s'arrête au moment de les embrasser, à la vue d'Imbert qui paraît... puis jetant un cri.*) Ah!...

ÉLISABETH.

Père!...

SUZANNE.

C'est...

IMBERT.

Laissez-nous, mes enfants!

(*Elles rentrent dans leur chambre en regardant madame Gerson.*)

SCÈNE IX.

IMBERT, MADAME GERSON.

IMBERT.

Qui êtes-vous, et que voulez-vous, Madame?

MADAME GERSON.

Monsieur...

IMBERT.

Expliquez-vous!... J'attends!

MADAME GERSON.

Monsieur, pardonnez-moi!... Dieu sans doute a amené hier ces enfants auprès de moi... Oh! oui, Dieu... il y a si longtemps que je lui demande la grâce de me faire retrouver mes filles.

IMBERT.

Vous avez des filles, Madame? elles sont heureuses, celles-là... les miennes n'ont plus de mère.

MADAME GERSON.

Par pitié!

IMBERT.

Plus de mère... c'est-à-dire une enfance livrée à des soins mercenaires... pour toutes leçons, les rudes conseils d'un père, dont le chagrin a aigri le cœur... pour toute surveillance, la fidélité douteuse d'une servante, leur unique compagne.

MADAME GERSON.

Ah! c'est affreux!

Digitized by Google

IMBERT.

Oui, n'est-ce pas?... mais cela est ainsi... et il faut que cela soit... Pars, chaque matin, malheureux! quitte tes enfants... Si tu veux qu'ils vivent... Va leur gagner le pain du jour!

MADAME GERSON.

Oh! Monsieur... une horrible action... une infâmie... un vol dont dont je repousse la pensée et la honte.

IMBERT.

Ah!.... mais, vous ne me dites pas ce que vous voulez, Madame?

MADAME GERSON.

Ce que je veux... je ne le sais plus... Accablez-moi de votre colère... de votre indignation... Foulez aux pieds l'épouse coupable... mais grâce... grâce pour la mère!...

IMBERT.

Grâce pour la mère!... mais c'est ce nom qui te condamne, malheureuse... Il s'agit bien de l'épouse : que m'importe cette femme?... Elle m'a trahi, je la méprise, et je l'oublie... Mais la mère... est-ce que je peux l'oublier? est-ce que son inconduite ne pèsera pas sur toute la vie de ses filles?

MADAME GERSON.

Ah! taisez-vous!... taisez-vous!

IMBERT.

Oui, c'est du front déshonoré des mères coupables que l'opprobre rejaillit sur la tête des enfants.

MADAME GERSON.

Mon Dieu!...

IMBERT.

Votre passé peut ruiner leur avenir.

MADAME GERSON.

Ah! malheureuse!

IMBERT.

Et vous avez osé, Madame, venir dans cette maison... Vous êtes morte pour nous... Vos filles vénèrent votre mémoire... Ne me remerciez pas... C'est pour elles que je l'ai fait... Je n'ai pas voulu que le premier sentiment qui germât dans ces jeunes cœurs fût une pensée d'horreur pour ce qu'il y a de plus pur et de plus saint au monde... le souvenir d'une mère... Sortez, madame.

MADAME GERSON.

Eh quoi! Monsieur, sans les revoir... sans les embrasser!...

IMBERT.

Sortez, Madame.

Digitized by Google

MADAME GERSON.

Mais vous me tuez, Monsieur.

IMBERT.

Sortez!

MADAME GERSON.

Ah! vous êtes cruel, Monsieur... prenez garde! Dieu vous punira!

IMBERT.

Les colères de Dieu, Madame, ne sont pas pour les pères qui travaillent pour élever et nourrir leurs enfants, mais pour les mères qui les abandonnent.

SUZANNE, *entrant.*

Quoi donc?

ÉLISABETH, *entrant.*

Qu'y a-t-il?

IMBERT, *s'inclinant vers madame Gerson qui se dirige vers la porte, tout en regardant les deux jeunes filles.*

Je vous salue, Madame!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE IV.

A Paris, chez Fontenaille.

Un salon. — Porte au fond et portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME GERSON, *entrant par le fond et très-agitée.*

Repoussée, chassée !... O mes enfants, que j'ai tant pleurés !... tant appelés !... je ne vous aurais donc retrouvées que pour vous perdre !... Mais devait-il donc être plus sévère que Dieu... et Dieu me les a rendus... Non... ce ne sera pas..... je les verrai malgré lui... je serai là, chaque jour... sur leur passage... je les guetterai... je leur parlerai... qu'il m'en empêche!.. Chagrins, douleurs... sacrifices, humiliations.... j'aurais tout accepté ; mais ne plus les voir... renoncer à mes filles, quand j'ai entendu leur voix, quand j'ai tenu leurs mains..... allons donc! est-ce que c'est possible... Où est son droit?... quelle est la loi au monde... la force... l'autorité qui peut briser ainsi le cœur d'une mère? Oui, j'ai été épouse coupable !... malgré douze années d'expiation, de repentir et de désespoir... Flétrissez-moi !... bien ! mais ne me frappez pas dans mes enfants !

SCÈNE II.

MADAME GERSON, THUILLOT.

THUILLOT.

Pardon, excuse, Madame, c'est moi... vous savez... Thuillot, le concierge de Pierrefitte !...

MADAME GERSON.

Que me voulez-vous ?

THUILLOT.

Mon Dieu ! j'ai pris la liberté... je viens... c'est... c'est pour les chiens Montezuma et Croquignolle.

Digitized by Google

MADAME GERSON.

Après ?...

THUILLOT.

Ce matin j'ai reçu leur dernier soupir.

MADAME GERSON, *impatientée.*

Et que me fait?

THUILLOT.

Voilà... c'est que le bourgeois prétend que j'ai mis de la mauvaise volonté... dans leur soupe... et foi d'honnête homme, la vraie vérité...

MADAME GERSON.

Mon Dieu ! je vous crois.

THUILLOT.

Oui, mais le bourgeois ne me croit pas... et il m'a mis à la porte de la mienne... Si madame Gerson voulait tant seulement toucher deux petits mots pour moi... comme le capitaine ne lui refuse jamais rien.

MADAME GERSON.

Oh !...

THUILLOT.

Oh ! madame Gerson... faut pas dire non... Quand on a votre mérite, voyez-vous, vos avantages... ça se comprend bien ça !... et le capitaine a joliment raison d'avoir de l'attachement pour vous.

MADAME GERSON, *à part.*

Que veut-il dire ?

THUILLOT.

J'sais ben moi qu'si j'étais à sa place... et tout le monde aussi, allez, est ben de mon avis... il y a longtemps que j'en aurions fini... avec un bout d'visite à monsieur le maire... Mais ça n'peut pas vous manquer.

MADAME GERSON.

Misérable !

THUILLOT, *étonné.*

De quoi donc?

MADAME GERSON.

Parlez !... répondez !... Cette infâme calomnie, d'où vient-elle ?... qui l'a conçue? qui la propage... mais répondez donc!

THUILLOT.

Mon Dieu ! madame Gerson...

MADAME GERSON.

Qui a dit... qui a pensé ?...

Digitized by Google

THUILLOT.

N'vous fâchez pas !... c'est pas moi, c'est les gens du pays... c'est les domestiques... c'est...

MADAME GERSON.

Achevez donc...

THUILLOT.

C'est personne... et c'est tout le monde.

MADAME GERSON.

Ah !...

THUILLOT.

Mais quant à ne pas vous estimer... ah ben ! par exemple !

MADAME GERSON.

Assez !

THUILLOT.

Est-ce que vous n'êtes pas la providence des malheureux ?...

MADAME GERSON.

Laissez-moi !

THUILLOT.

Que le jour de votre noce... allez !...

MADAME GERSON.

Sortez !...

THUILLOT.

Vous n'm'en voulez pas, madame Gerson ?

MADAME GERSON.

Non !

THUILLOT.

Et... les deux petits mots pour ma place ?...

MADAME GERSON, *se contenant.*

Mais sortez donc !...

THUILLOT, *à part sortant.*

Mais quoi qu'elle a ? mais quoi qu'elle a.

SCÈNE III.

MADAME GERSON, *seule.*

Qui a dit cela ?... Tous... et personne... (*Avec colère.*) Effectivement... personne... c'est la pensée de l'un, c'est le soupçon de l'autre... c'est l'envie de celui-ci, la colère de celui-là... Personne... être muet aux milles voix qui grandissent au loin,

Digitized by Google

qui s'évanouissent à votre approche... Personne!... l'opinion de tous! Personne... Fantôme né dans l'ombre, fils de la lâcheté.. Et moi qui espérais me relever aux yeux du monde... me justifier... Comment?... par quel moyen? qui m'accuse?... qui me croira?... Epouse parjure, mère coupable... Est-ce qu'il n'est pas juste que la maîtresse de Montal soit devenue la maîtresse de Fontenaille?... Après le jeune homme, le vieillard... après la passion, le calcul, après la faute, l'infamie... Cela devait être... cela est!... (*Avec désespoir.*) A présent, malheureuse, cours donc offrir à tes filles et ton opprobre passé et ton abjection présente!

SCÈNE IV.

MADAME GERSON, FONTENAILLE, *puis* GONTRAN.

GONTRAN.

Mais écoutez-moi donc, mon oncle.

FONTENAILLE.

Tu te marieras... oui... mais comme je l'entends.

GONTRAN.

Venez à mon aide, chère madame Gerson.

FONTENAILLE.

Tu t'adresses bien... c'est elle qui m'a conseillé!... La jeune fille que je te destine est charmante... Sa fortune est considérable... et, dans huit jours, tout sera bâclé!

GONTRAN.

Sans me consulter?

FONTENAILLE.

Je te consulte à présent... Je te dis : Voilà une affaire terminée...

GONTRAN.

Mon oncle, le mariage pour moi n'est ni une vente, ni un achat.

FONTENAILLE.

Oh! les grands mots!

GONTRAN.

Celle que j'ai choisie, je l'aime... Vous vous êtes engagé pour moi, dites-vous?... Vous avez eu tort... vous retirerez votre parole.

FONTENAILLE.

Jamais!

Digitized by Google

GONTRAN.

Par grâce ! ne recommençons pas l'éternelle dispute de l'oncle et du neveu... Je vous le dis froidement... sans colère... mais bien sérieusement je n'épouserai jamais qu'Elisabeth.

MADAME GERSON, *à part.*

Elisabeth !

FONTENAILLE.

Qu'est-ce que c'est que cela... Elisabeth !

GONTRAN.

Elisabeth Imbert.

MADAME GERSON, *à part.*

Elisabeth Imbert.

FONTENAILLE.

Ah ! l'homme au portefeuille.

GONTRAN.

L'honnête homme à qui vous devez une partie de votre fortune.

FONTENAILLE.

Allons donc !... une belle niaiserie... pour cent et tant de mille francs...

MADAME GERSON, *à part.*

L'ainée de mes filles !

FONTENAILLE.

Parlez-moi des gens désintéressés... on refuse une récompense honnête... fi donc... il vaut bien mieux avoir pour gendre l'héritier d'un millionnaire,

GONTRAN.

L'affreuse pensée !

FONTENAILLE.

C'est fort adroit !... tu épouseras qui je veux et quand je voudrai.

GONTRAN.

Pardon, mon oncle ? mais vous n'êtes pas en pleine mer... sur le pont de votre navire... gourmandant un matelot maladroit... vous êtes en France, et vous parlez à un homme libre !

FONTENAILLE.

Tu es libre, oui, mais de faire mes volontés, et tu les feras... ou je mangerai mon bien... je ne te laisserai pas un sou vaillant... choisis... tu veux de la liberté... en voilà !

GONTRAN.

Et j'en userai, mon oncle... gardez votre fortune... faites-

Digitized by Google

en ce que bon vous semble, mais je vous le jure... et j'en prends à témoin Madame Gerson, je n'aurai jamais d'autre femme qu'Elisabeth... je suis fou, c'est probable, de préférer à vos millions la grâce, la vertu, l'amour d'une pauvre fille, mais c'est ainsi... ne m'en veuillez pas, ce serait injuste... moi, je ne vous garde pas rancune.

FONTENAILLE.

Va-t-en !

GONTRAN.

C'est ce que j'allais faire... adieu mon oncle, adieu chère Madame Gerson ! *(Il sort par le fond.)*

SCÈNE V.

FONTENAILLE, MADAME GERSON.

MADAME GERSON, *à part.*

Il aime ma fille ! le brave jeune homme ! c'est qu'elle est belle mon Elisabeth...

FONTENAILLE.

Me désobéir, lui... un enfant que j'ai élevé ?

MADAME GERSON.

Pourtant s'il aime cette jeune fille...

FONTENAILLE.

La belle raison ? mais ce n'est pas moi que l'on abuse... je vois bien le jeu de la fille et celui du père... tas d'intrigants !

MADAME GERSON, *vivement.*

Monsieur... M. Imbert est un homme d'honneur !

FONTENAILLE.

Qu'en savez-vous, hein ! vous le connaissez donc ?

MADAME GERSON.

Non !...

FONTENAILLE.

Eh ! bien, alors ?

MADAME GERSON.

Mais, vous le connaissez, vous, par une action honorable.

FONTENAILLE.

Eh ! mon Dieu ! qui est-ce qui n'a pas, dans sa vie, une ou deux bonnes actions sur la conscience ?

Digitized by Google

MADAME GERSON.

Mais puisque vous ne voulez que le bonheur de Gontran... que vous importe où il le trouve?

FONTENAILLE.

Quel intérêt avez-vous donc à prendre aussi chaudement le parti de Gontran?

MADAME GERSON, *vivement.*

Moi... aucun.

FONTENAILLE,

Ce mariage, qu'il repousse... vous même, pour son bien, m'avez pressé de le conclure...

MADAME GERSON.

Le mariage, monsieur, est une grave chose... c'est le bonheur ou le désespoir... j'ai douté trop tard peut-être de ma sagesse et de la vôtre... et je trouve à présent que vous avez tort de vouloir disposer de celui qui a déjà disposé de son cœur... laissez à Gontran le libre choix de sa femme. laissez à chacun le chemin de sa vie!

FONTENAILLE.

Il peut faire ce que bon lui semble... je ne veux plus m'occuper de lui... (*Entre un domestique, une carte à la main*), qu'est-ce que tu me veux, toi?.. je n'y suis pas.

LE DOMESTIQUE.

C'est un Monsieur qui est déjà venu ce matin, et dont voici la carte.

FONTENAILLE, *prenant la carte.*

Qu'il aille au diable! va le lui dire (*après avoir lu*), attends! (*à part.*) Ah! par exemple!... il arrive bien celui-là!...

MADAME GERSON.

Monsieur, de grâce... un mot encore... si vous avez réellement pour moi une sincère amitié, si mes soins, mon dévouement ont quelques droits à votre reconnaissance je vous en supplie... rappelez Gontran... laissez-le à son gré disposer de sa personne, comme il a disposé de son cœur... et nous sommes quittes... je vous bénirai et... et mon Dieu! vous aurez fait une belle et digne chose!

FONTENAILLE.

Mais cent fois non, Madame, assez là dessus!

MADAME GERSON, *à part.*

Oh! il le faut pourtant, je le veux, cela sera.

(*Elle sort à droite.*)

Digitized by Google

FONTENAILLE.

Ah ! ça... elle est folle... une jeune fille qu'elle ne connaît pas... fais rentrer. (*Le domestique sort.*)

SCÈNE VI.

FONTENAILLE, *puis* IMBERT.

FONTENAILLE.

Imbert! chez moi!... par Dieu! voilà qui est fort!... il a de l'aplomb, ce monsieur.

(*Imbert entre introduit par le domestique qui sort quelques instants après.*)

IMBERT.

Je vous salue, Monsieur !

FONTENAILLE.

Ah! c'est vous qui êtes M. Imbert?

IMBERT.

Oui, Monsieur...

FONTENAILLE.

Asseyez-vous!

IMBERT.

C'est inutile! je n'ai que deux mots à vous dire, je vous rapporte, Monsieur, les billets de banque que vous m'avez fait l'injure de m'envoyer, et je viens savoir de quel droit vous faites une pareille insulte à un homme qui ne vous demandait rien.

FONTENAILLE, *à part.*

Oh! oh! voyez-vous ça! (*Haut.*) Monsieur, je n'admets pas qu'on me rende des services gratuits... vous m'avez sauvé une somme considérable... j'étais votre débiteur... j'ai voulu m'acquitter.

IMBERT.

Vous vous trompez, Monsieur, vous ne me devez rien... Le hasard seul a tout fait... j'ai trouvé votre bien... je vous l'ai rendu... entre gens bien élevés, cela vaut un remercîment voila tout.

FONTENAILLE.

Mais il y a beaucoup de gens... mal élevés qui sans scrupule, ou en faisant bon marché, auraient parfaitement gardé pour eux ce qui m'appartenait.

Digitized by Google

IMBERT.

C'est possible, Monsieur, ces gens là... on les méprise... mais les gens comme moi, on les respecte!

FONTENAILLE.

Ah! ça... mais, mon cher Monsieur, vous le prenez sur un ton...

IMBERT.

Qui me convient, Monsieur, car vous m'avez outragé... pourquoi votre argent?.. c'est donc pour me récompenser de n'avoir pas mérité Toulon ou Cayenne... si j'étais riche, vous ne m'eussiez pas fait cette injure... vous avez abusé de ma pauvreté, c'est mal!

FONTENAILLE.

Mais c'est qu'il me fait de la morale.

IMBERT.

Pourquoi pas, Monsieur, si vous le méritez...

FONTENAILLE.

Après?... allez toujours!

IMBERT.

J'ai fini, Monsieur.

FONTENAILLE.

Déjà?

IMBERT, *jetant les billets sur la table.*

Voici vos billets de banque, maintenant j'ai une dernière chose à vous dire.

FONTENAILLE.

Voyons!

IMBERT.

M. Gontran Fontenaille, votre neveu, a adressé ses hommages à l'une de mes filles.

FONTENAILLE, *à part.*

Allons donc, nous y voilà.

IMBERT.

Je vous déclare, Monsieur, que loin, de favoriser cette inclination, je l'aurais combattue de toutes mes forces, si je m'en étais aperçu.

FONTENAILLE.

Vous êtes difficile... il y en a de plus mal que lui.

IMBERT.

C'est un digne jeune homme qui n'a qu'un défaut.

Digitized by Google

FONTENAILLE.

Lequel?

IMBERT.

Vous, Monsieur!

FONTENAILLE.

Hein?

IMBERT.

Il y a des gens... (ils sont rares) qui considèrent la richesse comme un avantage médiocre, et ne se croient pas supérieurs aux autres, parce que le hasard, ou un travail heureux les a favorisés, ils respectent la misère, et saluent la pauvreté, je vous croyais ainsi, mon erreur est celle de M. Gontran... et si ce matin, à sa demande, je n'ai pas répondu par un refus formel... J'ai eu tort!

FONTENAILLE.

Vous l'avouez!

IMBERT.

Oui, les hommes sont tous les mêmes, de grandes paroles et de petites actions, à la place du cœur l'intérêt... et dans la tête... l'égoïsme, et j'ai eu la sottise de supposer une exception.

FONTENAILLE.

Mais, vous m'insultez!

IMBERT.

Ne venez-vous pas de m'insulter encore, en supposant que sous prétexte de vous rapporter quelques billets de banque, je venais mendier votre héritage pour ma fille!

FONTENAILLE.

Diable d'homme!

IMBERT.

Veuillez donc faire savoir à votre neveu que tout comme à vous, ce mariage ne me convient pas, et que ses visites chez moi seraient désormais déplacées.

FONTENAILLE.

Avez-vous fini de donner des leçons à l'orgueil des autres, géant de vanité qui éclabousse les riches de sa misère?

IMBERT.

Maintenant j'ai tout dit... Je vous salue.

FONTENAILLE.

Restez! je n'ai rien dit du tout, moi! oh! vous m'écouterez... chacun son tour... J'ai bien eu cette patience. (*Il a sonné et*

Digitized by Google

remet au domestique un billet qu'il a griffonné à la hâte.) Ceci à l'instant à Gontran, n'importe où il sera... Que l'on attelle... et que la voiture soit à ses ordres... (*Le domestique sort.*) Monsieur, je viens de déshériter mon neveu ; maintenant je vous demande pour lui la main de votre fille... Qu'est-ce que vous dites de cela ?

IMBERT, *surpris.*

Monsieur ?...

FONTENAILLE.

Et, si cela ne vous convient pas, c'est à moi que vous aurez affaire... Est-ce que vous croyez, par hasard, que vous avez le monopole de la probité et de la délicatesse ! vous êtes encore un singulier original... Votre fille sera ma nièce... je la doterai, si cela me fait plaisir... et ce n'est parbleu pas vous qui m'en empêcherez...

LE DOMESTIQUE, *reparaissant.*

Monsieur Gontran vient de partir.

(*Il sort.*)

IMBERT.

Partir !...

FONTENAILLE.

Pour aller chercher et ramener ici dans ma voiture mesdemoiselles Imbert aînée et cadette.

IMBERT.

Mes filles !

FONTENAILLE.

C'est comme cela... Ne dites pas un mot de plus, ou je marie la seconde.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MADAME GERSON.

MADAME GERSON, *joyeuse à Fontenaille.*

Comment, est-il possible, vous avez envoyé Gontran chercher.. Ah ! merci, Monsieur ! merci !

IMBERT, *à part.*

Elle !

FONTENAILLE.

Oui, j'ai changé d'avis... Est-ce que je ne suis pas mon maître ?

Digitized by Google

MADAME GERSON, *à la vue d'Imbert.*

Lui!...

FONTENAILLE, *la présentant à Imbert.*

Madame Gerson... une excellente amie... l'avocat de Gontran... (*la regardant.*) Mais qu'avez-vous donc?

MADAME GERSON.

Rien!...

FONTENAILLE.

Si fait... vous êtes pâle... agitée...

IMBERT, *à part.*

Elle ici... dans cette maison!

FONTENAILLE.

Parbleu, n'allez pas tomber malade avant le mariage de votre protégé.

IMBERT.

Ce mariage, Monsieur, est impossible!

MADAME GERSON, *à part.*

Que dit-il?

FONTENAILLE.

Est-ce que vous allez encore recommencer, affreux entêté!

IMBERT.

Ecoutez-moi... et vous aussi, Madame, vous n'êtes pas de trop (*Appuyant.*) Vous jugerez aussi, Madame, si ma fille peut entrer dans la famille de Monsieur... On me croit veuf, c'est une erreur accréditée par moi-même... La mère de mes filles n'est pas morte.

FONTENAILLE.

Oh!

IMBERT.

Mes enfants étaient encore au berceau quand leur mère abandonna la maison pour suivre un indigne amant.

FONTENAILLE.

Et depuis?...

IMBERT.

Je ne l'ai jamais revue... Les pauvres petites me demandaient leur mère : je leur ai dit : Elle est morte... et elles ont prié pour elle!

FONTENAILLE.

En effet, ceci est grave! Ce n'est pas que je vous considère comme déshonoré, par exemple!... A mon avis, dans ces

Digitized by Google

sortes d'affaires, le déshonneur est pour la femme... Mais cette mère qui peut, d'un jour à l'autre, nous tomber de... je ne sais où... C'est terrible ! je vous demande un million de pardons de vous dire des choses comme ça... Mais...

IMBERT.

Allez, Monsieur, allez, j'ai mon calice de chaque jour.

FONTENAILLE.

Ah ! voilà le danger... C'est cette question de belle-mère.

MADAME GERSON.

Eh ! qui vous prouve que dans la faute de cette femme, dans son crime, si vous voulez... il n'y a pas eu plus de malheur, plus de fatalité...

FONTENAILLE.

Je ne vous dis pas le contraire... Mais qu'est-ce que cela me fait à moi ? La chose n'en existe pas moins.

MADAME GERSON.

Eh ! mon Dieu ! cette femme, elle pouvait peut-être, si elle l'eût voulu, rester près de ses enfants, conserver l'estime du monde, l'estime même de son mari... Que fallait-il pour cela ? Feindre une conscience calme, une conduite sans reproche, tromper, mentir, être deux fois infâme !

FONTENAILLE.

Certainement, j'en vois tous les jours...

MADAME GERSON.

Et, parce qu'elle a préféré la fuite à une dissimulation honteuse, vous n'avez pas de pitié pour elle.

FONTENAILLE.

Là... là !... calmez-vous, chère madame Gerson... par goût et par habitude, je ne suis pas un don Quichotte de vertu... mais que voulez-vous ?... je ne marierai pas tous les jours Gontran... et la position plus qu'équivoque de cette mère...

IMBERT.

Vous voyez, Madame.

FONTENAILLE.

Parbleu ! si j'étais sûr qu'elle ne revînt jamais...

MADAME GERSON.

Eh ! Monsieur... quand elle reviendrait... le bonheur de ses enfants avant tout ! Quelle que soit cette femme... si bas qu'elle soit tombée... elle est mère... Quand cette femme... peut-être moins méprisable que vous le supposez, aura compris que, pour assurer l'avenir, le bonheur de ses enfants,

Digitized by Google

elle doit renoncer à les embrasser, à les voir même... Elle obéira, elle se résignera, non sans désespoir, mais sans murmure... Elle partira, et personne, personne, entendez-vous bien? ne saura ce qu'elle est devenue... qu'un jour... un seul où sa dernière volonté fera savoir à l'homme qu'elle a offensé, que désormais il ne mentira plus en disant à ses filles : Votre mère est morte !

FONTENAILLE.

Oh ! les femmes ! comme elles se soutiennent !... c'est que vraiment je ne trouve pas grand chose à répondre à tout cela. (*A Imbert.*) Et vous ?

IMBERT.

Moi, ma réponse?...

MADAME GERSON.

Prenez garde, Monsieur ! en échange de son sacrifice, cette femme... cette mère pourrait vous dire un jour... Vous aviez tous les droits et vous n'aviez plus qu'un devoir, celui d'assurer le bonheur de mes enfants... Qu'en avez-vous fait ?

FONTENAILLE, *à Imbert.*

Elle a raison !... ah ! ma foi !... je passe par là dessus !... Et vous aussi ?

IMBERT, *à mi-voix.*

Moi !... eh bien !...

FONTENAILLE.

Eh bien ! vous le voyez, vous êtes de mon avis. Si cette femme revient, vous la verrez, madame Gerson ; vous lui direz... tout ce que vous venez de nous dire... Et, ma fois, si elle n'est pas convaincue...

MADAME GERSON.

Monsieur Fontenaille, merci ! pour la mère... (*A Imbert.*) Merci, Monsieur, pour la femme coupable. (*A part.*) Elisabeth, ma fille... mariée, honorée, respectée de tous, heureuse. (*Avec joie en sortant.*) Heureuse, grâce à moi ! Qu'importe si j'en meurs !

(*Elle sort à gauche.*)

FONTENAILLE, *à Imbert.*

Brave cœur !... quand vous la connaîtrez comme moi, vous serez les meilleurs amis du monde.

LE DOMESTIQUE, *sortant.*

Il y a là une personne qui dit avoir rendez-vous avec Monsieur.

Digitized by Google

FONTENAILLE.

Ah ! oui, je sais... Pardon, mon cher Imbert, quelques minutes seulement et je suis à vous, car nous avons encore diablement à causer tous les deux. (*Au domestique.*) Faites venir. (*A Imbert.*) Et vous, rentrez là dans mon cabinet... Il y a d'excellents cigares, ne vous gênez pas !...

IMBERT, *à part, sortant à droite.*

Ah ! elle encore !... Dans ma vie !

SCÈNE VIII.

FONTENAILLE, MONTAL, *puis* IMBERT.

MONTAL.

Monsieur !

FONTENAILLE.

Vous êtes exact... bonne qualité, Monsieur !

MONTAL, *à part.*

Un oui de cet homme pourtant et je suis riche.

FONTENAILLE, *prenant des papiers.*

Votre projet est beau, Monsieur, mais demande autant de probité que de cœur.

MONTAL.

Voilà, Monsieur, où commence mon regret : pour quelques-uns il messied de faire l'éloge de soi... je suis de ce nombre...

FONTENAILLE.

Quant à moi, je ne crois guère aux recommandations ; presque toujours elles sont arrachées par l'importunité à l'indifférence ou à la sottise. Aussi fais-je bon marché des vôtres... Je livre ma confiance à votre honneur... Si vous me trompez, je n'en mourrai pas, et vous aurez fait une méchante action.

MONTAL.

Capitaine, je serai à la hauteur de votre loyauté.

IMBERT *qui est sorti du cabinet, cherchant à voir sa figure.*

Ah !

FONTENAILLE.

Cette opération me plaît, je ne peux plus courir les mers... je me fais représenter. (*Lui tendant un papier.*) Tenez, Monsieur, avec cette signature, vous auriez de l'or dans les quatre parties du monde.

Digitized by Google

IMBERT, *saisissant le papier et le déchirant.*

Ne livrez pas votre nom à cet homme, Monsieur!... il le déshonorerait!...

MONTAL, *reculant.*

Imbert!

FONTENAILLE.

Que dites-vous?

IMBERT.

Misérable!...

MONTAL.

Monsieur...

IMBERT, *s'avançant, le frappant au visage avec son gant.*

Lâche!... lâche!... lâche!...

MONTAL.

Ah! pour une telle insulte, votre vie...

IMBERT.

Ma vie... Elle appartient à mes enfants... Me battre avec toi!... Toi!... Est-ce qu'on se bat avec les voleurs? On les frappe.

MONTAL, *furieux.*

Oh!... oh! malheur!

FONTENAILLE.

Mais quel est donc cet homme?

IMBERT.

Cet homme... il m'a volé mon argent, il m'a pris mon bonheur!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, MADAME GERSON, *puis* GONTRAN.

MADAME GERSON, *accourant.*

Qu'y a-t-il donc?

IMBERT, *saisissant madame Gerson et la traînant devant Montal.*

Vous ne me croyez pas, tenez, demandez plutôt à sa complice!

MADAME GERSON, *poussant un cri.*

Ah!

Digitized by Google

GONTRAN, *arrivant du fond.*

Me voici, mon cher oncle... et j'amène... ces demoiselles.

IMBERT.

Mes filles! (*Hors de lui, se précipitant vers la porte où apparaissent Elisabeth et Suzanne.*) N'entrez pas!... n'entrez pas!...

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE V.

A Ris.

A gauche, au premier plan, un pavillon. — Portes, fenêtres au premier étage. — A droite, au deuxième plan, une maisonnette, devant un banc rustique. — Au fond la campagne.

SCÈNE PREMIÈRE.

MONTAL, *seul, examinant le pavillon.*

C'était sa fille, elle, que je poursuivais par désœuvrement! et à qui déjà je ne songeais plus; et je l'ignorais... Je le vois encore les entraînant loin de cette maison!... Sa fille!... et il m'a insulté, frappé au visage! Je te frapperai plus cruellement, moi! mais pas à la joue, au cœur!..... Ils sont là..... tous trois..... les deux sœurs..... le père..... Veille bien, Imbert!..... veille bien! moi, je guette..... Maudite famille, à laquelle je me suis heurté!..... Depuis un mois, ils sont ici, à Ris... il ne les pas encore quittées..... tôt au tard cela viendra... Oh! j'attendrai... Suzanne seule m'a vu, et impossible de mettre la main sur cette Basine... Ce billet... que, à tout hasard, en lui montrant, j'ai placé là, dans cet arbre..... est-ce elle qui l'a pris... Il y a huit jours de cela... (*Regardant dans l'arbre.*) et rien! pas de réponse... qui donc vient? (*Voyant s'ouvrir la porte du pavillon.*) Suzanne!..... et Imbert!

(*Il disparaît.*)

SCÈNE II.

IMBERT, ELISABETH, SUZANNE.

IMBERT, *à Elisabeth, à qui il donne le bras.*

Pas si vite, mon enfant!

ÉLISABETH.

Oh! je suis forte à présent.

IMBERT.

Dieu le veuille!

Digitized by Google

SUZANNE.

On ne peut pas sans cesse être malade.... et elle peut se vanter de l'avoir été... mais nous étions-là... moi...

ÉLISABETH, *à Suzanne, prenant la main de son père.*

Et lui ?

SUZANNE.

Certainement... mais je ne compte jamais papa... parce qu'il compte toujours... enfin la voilà guérie.

IMBERT, *à part.*

Guérie ?... le sera-t-elle jamais ?

ÉLISABETH.

Il faut donc absolument, père, que tu ailles aujourd'hui à Paris ?

IMBERT.

Quelque grande que soit la bienveillance des étrangers, mon enfant, elle a toujours un terme... Si modeste que soit ma place... tous, elle nous fait vivre..... Les renseignements que l'on me demande dans cette lettre, moi seul peux les donner... trop tarder serait imprudent... dangereux peut-être... mais demain, par le premier convoi, je reviendrai vous embrasser.

SUZANNE.

Comment, monsieur mon père, vous ne rentrerez pas ce soir ?

IMBERT, *souriant.*

Peut-être, Mademoiselle, pour voir comment vous vous comportez... mais cela me sera bien difficile, mes enfants..... la journée est fort avancée, et pour peu que je sois retardé... Vous n'avez pas peur, j'espère ?

SUZANNE.

Ah ! par exemple !... Et de quoi donc ?

IMBERT, *lui frappant sur la joue.*

Petit dragon !

SUZANNE, *écoutant.*

Ah ! papa, la cloche du chemin de fer... dépêchons-nous !

IMBERT.

Au revoir, mes enfants !

SUZANNE.

Du tout, Monsieur... nous allons avec toi.

Digitized by Google

ÉLISABETH.

Pour te voir plus longtemps...

(*Ils sortent par le fond.*)

SCÈNE III.

MONTAL, *puis* BASINE.

MONTAL, *sortant de dernière les massifs.*

Une nuit hors de chez lui, je n'en demandais pas tant... et au moment où je désespérais...

BASINE, *en dehors.*

Mais reste donc ici, toi !

MONTAL, *regardant.*

Basine ! et voilà une éternité que je la cherchais... un bonheur n'arrive jamais sans l'autre.

BASINE, *entrant par le premier plan de droite.*

C'est pas assez d'avoir trois personnes à servir... faut qu'ils aient eu l'idée de prendre une chèvre... faut mener Madame manger de l'herbe... (*Voyant Montal.*) Ah !

MONTAL.

Tu sembles étonnée?

BASINE.

Dam ! il y a si longtemps qu'on ne vous a vu... Et quoique vous venez faire dans ce pays ci ?

MONTAL.

Je cherche une habitation... l'air, m'a-t-on dit, y est excellent... je voudrais... mon Dieu !... une petite maisonnette comme celle-ci, par exemple.

BASINE.

Oh ! ça... c'est celle-là à Monsieur... elle n'est pas à louer.

MONTAL, *sans l'écouter.*

Bonne apparence, ma foi... Que diable peut-il y avoir là dedans ?... Au rez-de-chaussée, salon, salle à manger, cuisine, et un cabinet pour la servante... Plaît-il ?... tu dis ?...

BASINE.

Moi, rien !...

Digitized by Google

MONTAL.

Au dessus, trois chambres... l'une au midi, excellente exposition pour une personne souffrante... la seconde au nord..... la Seine sillonnant un paysage splendide, charmante retraite pour une jeune fille de belle santé et de bonne humeur, n'est-ce pas?... si je me trompe, avertis-moi... la troisième... ah! diable! la troisième... à quoi l'employer? elle doit communiquer avec les deux autres, qu'elle sépare... un homme peut-il se loger entre deux jeunes filles?... non!

BASINE.

Vous avez donc des jeunes filles, vous?

MONTAL.

Curieuse! (*Continuant.*) A elles seules donc tout ce premier étage... et quant au maître de la maison... que du salon du rez-de-chaussée il fasse sa chambre et son cabinet... ne trouves-tu pas, Basine, que cette distribution des localités... (*Lui montrant une pièce d'or.*) est heureuse et juste.

BASINE, *acceptant.*

Oui!...

MONTAL.

Tiens... qu'as-tu donc là, à la main?

BASINE.

Ça?... cette bêtise... c'est une clé... la mienne... celle de la maison.

MONTAL, *la prenant.*

Ça une clé... (*La mettant dans sa poche.*) Tu te trompes!...

BASINE,

Hein?

MONTAL, *lui plaçant une pièce d'or dans la main.*

C'est un louis!

BASINE.

Mais, Monsieur.

MONTAL, *lui mettant dans la main une seconde pièce d'or.*

C'est même un double louis.

BASINE.

Quoique vous voulez faire de cette clé?

MONTAL.

Une clé!... tu cherches une clé?... est-ce que je l'ai vue moi? ta clé?... si tu l'as perdue, mon enfant, ne t'effraie pas... on en fera une autre.

Digitized by Google

BASINE.

Mais...

MONTAL.

Est-ce qu'il n'y a pas de serrurier dans ce pays?.. Ah! cela serait terrible... mais si fait... en face de la mairie... vas vite... je me ferais un scrupule de te distraire de tes occupations... au revoir, Basine... tu as l'air tout endormie... je parie pour toi cinq louis que tu dormiras cette nuit d'une force à ne pas entendre un feu de peloton.

BASINE.

Vous croyez?

MONTAL.

Oui, demain, je te dirai... si tu as gagné.

BASINE.

Ah! ah!... bien, alors, à demain, Monsieur, à demain!

(*Elle sort à gauche.*)

SCÈNE IV.

MONTAL, *seul*, — *puis* MADAME GERSON.

La nuit vient peu à peu.

MONTAL.

Elle est très intelligente, cette paysanne!... voyons, écrivons de nouveau à Suzanne... maintenant est-ce bien utile... en tout cas, ça ne peut pas nuire...

(*Il écrit sur ses tablettes en s'éloignant.*)

MADAME GERSON, *sur le seuil de la maison de gauche.*

Là... là... Tout mon bonheur... je les vois... je les entends... je suis heureuse... qui me connaît? qui m'a vue?... personne... ah! les suivre ainsi toujours. Elisabeth est guérie... là, cachée, derrière cette fenêtre... j'ai tant pleuré, mon Dieu! j'ai tant prié... La jolie enfant que Suzanne... la bonne sœur! — comme elle soignait Elisabeth... qu'elles sont belles mes filles... et que sa joie doit être grande!... il les a... tout à l'heure, ils sont partis tous trois... il s'appuyait sur elles deux... ça m'a fait mal, elles l'aiment bien... elles m'auraient bien aimée aussi moi... Oh! cela me tue... de les voir... je le sens... et il le faut... justice de Dieu!

MONTAL, *rentre et déchire une feuille de ses tablettes.*

Qu'elle prenne ou non, ce billet, j'agirai.

Digitized by Google

MADAME GERSON.

Qui donc est là?

MONTAL, *place le papier au creux de l'arbre.*

Au hasard... *(Sortant à gauche.)* Maintenant de l'audace!

MADAME GERSON, *après un moment prenant le papier dans l'arbre, lit :*

« Il faut que je vous voie ce soir... je l'essayerai, soyez sans « crainte... il s'agit de votre bonheur... du mien... de votre « fortune .. fiez-vous à mon honneur!... *(Parlé.)* Ah! c'est pour une de mes filles... mais laquelle? laquelle?... mais je connais cette écriture... où donc l'ai-je vue!... je ne me souviens plus... et cet homme quel est-il?... je n'ai pu voir ses traits... je ne me trompe pas... ce billet... cette maison, cet arbre... il n'y a qu'elles... qu'elles seules... misérable!... s'attaquer à mes enfants... Oh! je le connaîtrai... je le démasquerai... je le tuerai... *(Elle disparaît à gauche.)*

SCÈNE V.

ÉLISABETH, SUZANNE.

ÉLISABETH.

Il est parti... nous voila seules.

SUZANNE.

Pauvre père! il ne peut pas être sans cesse auprès de nous ... il faut qu'il travaille.

ÉLISABETH.

Toujours pour nous.

SUZANNE.

C'est humiliant d'être femme!... il est bien difficile de gagner soi-même sa vie... c'est mal arrangé... il est vrai qu'on ne nous a pas consultées.

ÉLISABETH.

Il faut savoir, ma sœur, tout accepter dans ce monde.

SUZANNE.

Oui... mais il y a des gens qui apprennent si difficilement.

ÉLISABETH.

As-tu remarqué comme moi cet homme qui, tout à l'heure nous a croisées dans le chemin.

Digitized by Google

SUZANNE, *à part.*

Elle l'a vu!

ÉLISABETH.

Il nous a singulièrement regardées.

SUZANNE.

Tu crois ?

ÉLISABETH.

Ce n'est pas un habitant de ce village.

SUZANNE.

Oh! non!

ÉLISABETH.

Qu'en sais-tu?

SUZANNE.

Je n'en sais pas plus que toi... (*à part.*) Pourquoi est-il resté?... Au fait, qu'attendait-il? une réponse? il peut attendre... j'ai eu tort d'être curieuse... il m'a peut être r'écrit.

ELISABETH, (*à part*) *et allant s'asseoir à droite.*

Où ai-je vu cet homme?... Il me semble qu'il y a longtemps... bien longtemps.

SUZANNE.

Tu souffres?

ELISABETH.

Non.

SUZANNE.

Tu es triste... à quoi penses-tu?

ELISABETH.

A rien.

SUZANNE.

Si!

ELISABETH.

Tais-toi!

SUZANNE.

Courage, ma sœur, courage et patience!... Tout change dans la vie, le bonheur finit par venir, c'est une question de temps.

ELISABETH.

Il y a des douleurs qui doublent au lieu de s'affaiblir... Il y a des malheurs que le temps agrandit et consacre!

Digitized by Google

SCÈNE VI.

LES MÊMES, GONTRAN.

GONTRAN, *arrivant par le fond de la gauche.*

Ici... oui... ce doit être ici.

SUZANNE, *le voyant.*

Ah!

GONTRAN, *se précipitant.*

Elisabeth...

ELISABETH.

Gontran!

SUZANNE, *à mi-voix à Elisabeth.*

Tu vois bien qu'on a toujours tort de désespérer.

GONTRAN.

Elisabeth... vous... c'est bien vous... pourquoi m'a-t-on caché votre départ, le lieu de votre retraite?... que m'importait? j'avais juré de vous trouver... et me voici... vous avez souffert... ne niez pas... je le vois... Oh! tout mon sang pour une de vos larmes... mais, qu'ai-je donc fait à votre père.

ELISABETH.

Oh! ne l'accusez pas!

GONTRAN

Pourquoi cette rupture si brusque... si imprévue? que vous a-t-il dit?

ELISABETH.

Rien!

SUZANNE.

Il est venu à nous et nous a entraînées. Je voulais lui parler... mais je n'ai pas osé.

GONTRAN.

Mais, j'ai parlé, moi, et à toutes mes questions M. Fontenaille a répondu : ce mariage est impossible... Qu'est-il donc arrivé? je l'aurais su peut-être par madame Gerson, mais le lendemain, par une étrange fatalité, elle avait quitté l'hôtel, et vous... vous partie aussi... Ah! Elisabeth! j'ai été bien malheureux!

SUZANNE.

Et elle qui a manqué mourir.

Digitized by Google

ELISABETH.

Suzanne...

SUZANNE.

Tiens, tant pis! tu sais bien que je ne mens jamais.

ELISABETH.

Gontran, je suis aise de vous revoir, écoutez-moi! mon ami... tous deux, nous avons fait un beau rêve... nous voici réveillés, oublions tout! non sans peine, mais avec courage.

GONTRAN.

Vous oublier... et pourquoi? quel obstacle nous sépare? Quel est-il?... Qu'ai-je à combattre?... parlez! parlez donc! ah! Elisabeth, ne m'avez-vous donc jamais aimé?

ELISABETH.

Si cela peut adoucir votre souffrance, Gontran, croyez-le.

SUZANNE.

Elle vous trompe, est-ce que cela rend malade de ne plus voir les gens qu'on déteste?

GONTRAN.

Pardon, Elisabeth... mais il y a des moments où l'on doute de tout... Qu'y a-t-il donc entre le bonheur et nous? Oh! je lutterai, Elisabeth, mettez votre honneur sous la garde du mien... Suivez-moi!

SUZANNE.

Le suivre!...

GONTRAN.

Et revenons bientôt tous les deux unis... heureux, victorieux du sort, dire, en nous agenouillant au seuil de cette maison : père! Bénissez vos enfants!

ELISABETH.

Fuir!... fuir!... et qui? celui qui veilla sur mon berceau... le protecteur de mon enfance, le guide de ma jeunesse... ah! ce serait infâme... ce serait lâche... périsse mon bonheur plutôt que le sien.

GONTRAN.

Elisabeth! vous êtes une noble fille... que voulez-vous... Je suis fou... mais que faire, mon Dieu?

ELISABETH.

Si vous avez quelque égard pour mes prières... si vous m'aimez comme vous le dites, ne cherchez plus à me revoir!

Digitized by Google

SUZANNE.

Il le faut!

ELISABETH.

Adieu, Gontran, adieu!

GONTRAN.

Non, je vous ai donné mon amour, je vous ai donné ma vie.. et vous m'aimez... Je suis fort.... Je pars confiant en vous... et en vous disant : Au revoir, Elisabeth! au revoir!

(Il s'éloigne par le fond à gauche.)

SCÈNE VII.

ELISABETH, SUZANNE.

SUZANNE.

Pauvre sœur! du courage!

ELISABETH, *se jetant dans les bras de Suzanne.*

Ah! il n'est plus là... je peux pleurer.

SUZANNE.

Pleurer... pourquoi?... il t'aime grandement... et c'est doux d'être aimée ainsi...

ELISABETH.

Pour nous, Suzanne, c'est un malheur!... Garde bien ton cœur... prends garde... vivons seules... bien seules... loin des regards... sans pensées... sans désirs... N'espérons pas le bonheur pour nous... respectons le bonheur des autres... que tes yeux voient sans voir... que ton oreille se ferme... que ton cœur ne batte pas!... Crois-moi! crois-moi!... Je souffre trop... c'est assez d'une!

SUZANNE.

Je ne te comprends pas...

ELISABETH.

Ecoute donc!... car, tôt ou tard, tu le sauras... Une nuit, notre père vous renvoya toutes deux, Basine et toi, et voulut rester seul près de mon chevet.

SUZANNE.

Oui, je me souviens.

ELISABETH.

La fatigue fut plus forte que son courage; malgré lui, ses

Digitized by Google

yeux se fermaient... la fièvre me tordait sur ma couche... et je mordais mes lèvres pour respecter le sommeil de ce bon père... Tout à coup, il prononça quelques paroles, d'abord confuses, entrecoupées, puis plus distinctes... j'écoutai...

SUZANNE.

Que disait-il ?

ELISABETH.

J'écoutai... doutant de ce que j'entendais... comme toi-même aussi, tu vas douter... Je touchai mon front, il était glacé... la fièvre m'avait soudain quittée... Je n'étais donc pas folle, et il disait toujours.

SUZANNE.

Quoi donc ?

ELISABETH.

Ma sœur, notre mère n'est pas morte.

SUZANNE.

Notre mère...

ELISABETH.

Elle a fui loin de son mari, de ses enfants, avec...

SUZANNE.

Achève !...

ELISABETH.

Je n'ai plus entendu...

SUZANNE.

Notre mère...

ELISABETH.

Comprends-tu maintenant ?... ce secret... il a fallu le révéler... ce secret... c'est le déshonneur... quelle famille voudra de nous ?... Toutes nous repousseront comme celle de Gontran, en disant : Elles ont leur mère.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MADAME GERSON, *entrant par la gauche.*

MADAME GERSON.

Oh ! que disent-elles ?

ELISABETH.

Tu le vois bien, nous sommes perdues... Espérer, folie !

Digitized by Google

pour nous, ni amour honnête, ni union légitime, ni famille, ni honneur. On doutera de nous, parce que nous sommes filles de celle qui a trahi... Le monde est ainsi, ce n'est pas nous qui le referons... Et si, indigne de moi... indigne de vous, j'avais pu consentir à fuir avec celui que j'aime, on n'aurait dit que cela : Après tout, elle a fait comme sa mère.

MADAME GERSON, *à part.*

Ah ! pitié.... Seigneur, pitié !...

SUZANNE.

Oh ! ne parle pas ainsi !

ELISABETH.

Laisse-moi, c'est à elle que je dois mon malheur... que tu devras le tien... notre mère...

SUZANNE.

Ma sœur !

ELISABETH, *avec égarement.*

Notre mère... ah ! qu'elle soit..,

MADAME GERSON, *s'élançant.*

Taisez-vous !... laissez à Dieu le soin de frapper.

(*Surprises, intimidées et se tenant par la main, les deux jeunes filles, en regardant madame Gerson, rentrent dans le pavillon de droite.*

SCÈNE IX.

MADAME GERSON, *seule.*

Une malédiction... de ma fille... Que me fait qu'elle ne soit pas sortie de sa bouche... elle est dans son cœur... Oh ! les enfants... oh ! les juges sévères... mais justes... malheureuses par moi... Supplice horrible et qui seulement commence... Oui il l'a dit... Mon passé ruinera leur avenir... Perdues, perdues par ma faute, par mon crime, n'ont-elles pas raison de me maudire... Pauvres enfants livrées à elles-mêmes... sans conseils... ignorantes du mal, n'ayant personne pour leur dire : Prends garde... Voici la bonne route. Et je ne peux plus être là pour les guider, pour les défendre !... Oh ! je lutterai pourtant, seule dans l'ombre... Cet homme qui est venu là pour l'une des deux... quel est-il ? Je n'ai pu le rejoindre... malheur à lui ! je suis mère !

Digitized by Google

SCÈNE X.

MADAME GERSON, SUZANNE.

SUZANNE, *sortant lentement de la maison.*

Repoussées partout... toujours peut-être !

MADAME GERSON, *à part.*

Suzanne !

SUZANNE.

Ma sœur a du courage... le courage, on le perd quelquefois.

MADAME GERSON, *à part.*

Ah !

SUZANNE, *s'avançant lentement vers l'arbre.*

Rien, pas de lettre !

MADAME GERSON, *s'avançant et la lui donnant.*

La voici !

SUZANNE.

Ah !

MADAME GERSON.

Prenez donc !

SUZANNE.

Mais, Madame.

MADAME GERSON.

N'est-ce pas cela que vous venez chercher? Imprudente ! quel est cet homme?... il vous aime... il vous l'a dit, du moins ; parlez ! mais parlez donc !

SUZANNE.

Et de quel droit, Madame, m'interrogez-vous ?

MADAME GERSON, *s'oubliant.*

Mais, malheureuse enfant, je suis..... (*Se remettant.*) Je ne suis qu'une étrangère, cela est vrai, mais j'ai peur pour vous... l'homme qui agit ainsi, ténébreusement, n'a que d'abominables projets ; croyez-moi, il veut vous perdre. Fuyez-le ! vous ne connaissez pas encore la vie... prenez garde !..... mon Dieu ! Je vous dis tout cela... pardonnez-moi... je voudrais trouver des mots, des phrases... pour vous persuader, pour vous convaincre... Croyez-moi ! croyez-moi !

SUZANNE.

Madame, donnez-moi cette lettre !

Digitized by Google

MADAME GERSON.

Malheureuse ! et votre réputation ?

SUZANNE.

A quoi donc a servi celle de ma sœur ?

MADAME GERSON, *à part.*

Oh ! mon Dieu !

SUZANNE.

Madame, donnez-moi cette lettre !

MADAME GERSON.

Non... non... jamais !... mon enfant, songez-y donc ! Ah ! si votre mère était là... là !...

SUZANNE.

Ma mère... je n'en ai plus, Madame... elle est...

MADAME GERSON.

Eh ! bien ?

SUZANNE, *tombant sur le banc.*

Elle est morte !

MADAME GERSON, *à part.*

Ah ! mon cœur !... mon cœur !... (*Haut.*) Mais votre père, Suzanne, votre père !...

SUZANNE.

Mon père ! (*Froidement.*) Madame, donnez-moi cette lettre ! (*Elle l'enlève des mains de madame Gerson, puis la déchire et en mettant.*) Pauvre père !

SCÈNE XI.

MADAME GERSON, *puis* MONTAL.

MADAME GERSON, *à genoux.*

Merci, mon Dieu ! frappez-moi toujours ! mais épargnez-les, elles !

(*Nuit profonde.*)

MONTAL, *au fond.*

Tout dort... le ciel est noir... avançons !...

MADAME GERSON.

Qui marche là !

Digitized by Google

MONTAL, *allant à l'arbre.*

Elle a pris la lettre... bon signe !... pas de lumière ! sa sœur aînée doit reposer... et quant à Basine... c'est une fille de beaucoup d'esprit... je croyais sa conscience plus chère.... Allons, ne perdons pas de temps.

(*Il tire la clef de sa poche et va pour monter au pavillon.*)

MADAME GERSON, *s'élançant devant lui.*

Où allez-vous ?

MONTAL.

Une femme !

MADAME GERSON, *le reconnaissant.*

Montal !... Montal !...

MONTAL.

Elle !

MADAME GERSON.

Vous !... c'est vous !...

MONTAL.

Vous le voyez bien !

MADAME GERSON.

Misérable !... ce n'est pas assez d'avoir perdu la mère.... tu veux encore déshonorer la fille.

MONTAL.

Croyez-moi... taisez-vous !

MADAME GERSON.

Mais c'est mon enfant... mon enfant... entends-tu bien ?...

MONTAL.

Arrière ! Madame..... votre mari m'a insulté, frappé au visage... à moi la vengeance... arrière, vous dis-je !

(*Il la pousse et la renverse sur le banc près de l'arbre.*)

MADAME GERSON, *portant la main à son front sanglant.*

Ah !

MONTAL, *après avoir hésité.*

Allons !...

(*Il entre puis il sort à reculons.*)

Digitized by Google

SCÈNE XII.

LES MÊMES, IMBERT.

IMBERT, *sortant de la maison.*

Monsieur.. je crois que vous venez de crocheter ma porte
(*Il tire un coup de pistolet sur Montal et le tue.*)

MONTAL, *le regarde, puis tombant et expirant.*

Ah!...

FIN DU CINQUIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE VI.

A Paris, rue du Pas-de-la-Mule, dans un hôtel garni, chambre mansardée.

SCÈNE PREMIÈRE.

THUILLOT, *en dehors.*

Madame? Madame Gerson?... (*Entrant*), ma foi, puisque la clé est sur la porte!... personne... je ne l'ai pourtant pas vue sortir... et je n'ai pas quitté ma loge, (*soupirant*) ma loge... moi, qui en avais une si belle, chez M'sieu Fontenaille... devenir portier dans un petit méchant hôtel garni, de la rue du pas de la Mule! quelle chance! pauvre femme!... il paraît, au reste, qu'elle n'en a pas plus que moi... puisque la v'là, elle si riche, si heureuse comme moi, en bas, elle en haut, dans une mauvaise mansarde.... au cinquième.... Ah! les grands ne sont pas plus épargnés que les petits. (*Bruit en dehors.*) Ah! elle était là!..

SCÈNE II.

THUILLOT, MADAME GERSON, *entrant par la gauche.*

MADAME GERSON, *entrant.*

Oui... aujourd'hui! (*Voyant Thuillot.*) Ah! c'est vous, mon ami.

THUILLOT.

Oui, Madame... oui... ce n'est que moi... je venais... je venais... pour...

MADAME GERSON.

Dites!

THUILLOT.

Mon Dieu! c'est que je ne sais vraiment pas comment vous tourner ça... faut pas m'en vouloir, voyez-vous? Quand on

Digitized by Google

ne roule pas sur les mille... et les cent... C'est pour ma petite note.

MADAME GERSON.

Ah!

THUILLOT.

D'hier... vous savez... ces fioles... ces potions que je vous ai achetées, et que les pharmaciens ont eu tant de peine à me donner... avec l'arriéré, c'est huit francs cinquante... et si vous pouviez... je vous demande bien pardon de vous parler de ça, vous qui êtes si souffrante, mais...

MADAME GERSON, *va à une commode, ouvre une bourse, puis avec douleur.*

Rien! ah!.... (*Elle tire de son sein un médaillon, donnant les cercles d'or qu'elle arrache.*) Tenez! voilà tout ce qui me reste.

THUILLOT.

Oh! non, Madame, non! je ne suis pas heureux, c'est vrai... (*A part.*) mais je mettrai quelque chose de plus au mon t-de-piété... voilà tout!

MADAME GERSON.

Prenez!

THUILLOT.

Gardez ça Madame, des souvenirs... on n'y touche pas... on meurt à côté.

MADAME GERSON.

Vous êtes un brave cœur.

THUILLOT, *à part.*

Pauvre femme! quoiqu'elle m'ait bien défendu, d'informer ce vieux bougon de Fontenaille, tant pis! il faudra....

MADAME GERSON.

J'ai à vous demander un service.

THUILLOT.

Tant que vous voudrez, Madame Gerson.

MADAME GERSON, *à la fenêtre.*

Voyez-vous cette maison?

THUILLOT.

C'est le n° 6, de la Place royale.

MADAME GERSON.

Vous allez vous y rendre à l'instant, n'est ce pas? vous

Digitized by Google

demanderez les demoiselles Imbert... à cette heure de la journée, elles seront seules... vous leur direz... vous leur direz... mon Dieu! je ne le sais pas... mais il faut qu'elles viennent-ici, là... près de moi, toutes deux... ne serait-ce qu'un instant... une minute... une seconde... Ah! dites-leur que c'est une bonne action qu'elles feront, un devoir à accomplir... revenez... vite, mais avec elles.

THUILLOT.

Ah! madame... j'sais pas comment j'my prendrai, mais si je ne vous les amène pas, faudra qu'elles soient sourdes et aveugles. *Il sort.*)

SCÈNE III.

MADAME GERSON, *seule.*

De cette fenêtre j'aperçois chaque matin leurs deux jeunes visages que le chagrin a déjà flétris... demain, je ne les verrai plus, mais dans quelque temps, au lieu de ces deux tristes jeunes filles, apparaîtront chaque jour deux gaies et riantes figures... elles seront honorées, respectées... elles seront heureuses... je ne serai plus là... oui, l'obstacle, c'est moi... ma vie leur a été funeste, que ma mort leur soit utile! J'ai été mauvaise mère... Dieu m'a frappée dans mes enfants... c'est juste!.. je ne me plains pas.. Ah! malheureuse, tu as brisé toi-même ton bonheur!... allons, soyons forte. (*Elle va à la commode, prend un flacon, en verse le contenu dans un verre qu'elle remplit d'eau.*) Ah! il y a quinze ans, c'est cela que j'aurais dû faire!... mais je veux les revoir avant... les embrasser pour la première et la dernière fois... si elles allaient ne pas venir.

SCÈNE IV.

MADAME GERSON, THUILLOT, *puis* ÉLISABETH et SUZANNE.

THUILLOT, *entrant,*

Madame... Madame...

MADAME GERSON.

Seul!

THUILLOT.

Non, non... je ne sais pas ce que je leur ai dit, mais les voilà... elles sont sur mes talons.

Digitized by Google

MADAME GERSON, *à part.*

Ah ! merci, mon Dieu !

TEUILLOT.

Par ici, mesdemoiselles...

(*Il sort après l'entrée des jeunes filles.*)

SUZANNE, *surprise.*

Cette dame !...

ELISABETH.

Encore elle !

MADAME GERSON.

Oui, moi qui vous remercie du fond du cœur d'être venues dans cette pauvre demeure... Oh ! ne craignez rien, je ne vous retiendrai pas longtemps... ce que je vous veux... mon Dieu ! comment vous le dire !... le sais-je bien, moi-même... vous voir... voilà tout... c'est un caprice de malade... vous êtes si bonnes... pardonnez un peu à ceux qui souffrent... vous ne me répondez pas... vous me regardez avec défiance... avec effroi... (*S'avançant*). Ne craignez rien !... oh ! elles ont reculé à mon approche... Je vous fais donc peur ? mon Dieu ! mon Dieu !... mais malheureuses enfants, si vous pouviez savoir... (*A elle-même avec effort*). Mais non... non... Je ne dirai rien... je ne dirai rien... (*Elle tombe évanouie*).

SUZANNE.

Ciel !

ELISABETH.

Evanouie !

SUZANNE.

Secourons-là !

ELISABETH, *allant ouvrir la fenêtre.*

Vite... vite... cette fenêtre...

SUZANNE, *en enlevant le fichu de madame Gerson fait tomber le médaillon, poussant un cri.*

Ah !...

ELISABETH.

Qu'as-tu ?...

SUZANNE.

Vois, ma sœur !

ELISABETH.

Ce médaillon...

SUZANNE, *examinant.*

« Elisabeth... Suzanne... »

Digitized by Google

ELISABETH.

Nos noms... la date de notre naissance.

SUZANNE, *se jetant sur madame Gerson.*

Ma mère!...

MADAME GERSON, *revenue à elle.*

Leur mère!... elles m'appellent leur mère... repétez encore!

ELISABETH ET SUZANNE.

Ma mère!...

MADAME GERSON, *tombant à genoux.*

Merci, mon Dieu!... vous êtes miséricordieux! (*les serrant, les embrassant*). Mes filles... mes enfants... mes trésors!

SCÈNE V.

LES MÊMES, IMBERT, *entrant par le fond.*

TOUTES, *en le voyant.*

Ah!

IMBERT, *s'avançant.*

Elisabeth... Suzanne... suivez moi!

ÉLISABETH *et* SUZANNE.

Mon père...

IMBERT.

Venez, vous dis-je!

ÉLISABETH *et* SUZANNE, *lui montrant madame Gerson et s'agenouillant.*

Pardon, mon père... pardon!

IMBERT.

Jamais... Venez, je vous l'ordonne.

ÉLISABETH.

Pour la première fois, nous te désobéirons, mon père... mais nous restons près de notre mère.

(*Elles se rapprochent de madame Gerson.*)

Digitized by Google

SCÈNE VI.

LES MÊMES, FONTENAILLE et GONTRAN.

FONTENAILLE, *entrant par le fond, où il était ainsi que Gontran peu après l'entrée d'Imbert.*

Vous êtes de braves jeunes filles, Mesdemoiselles! Dieu pardonne, Monsieur!

GONTRAN.

Monsieur Imbert...

IMBERT, *presque à lui-même.*

Oh! les enfants... vous leur donnez tout... votre vie... votre âme... puis un jour vient... où ils n'ont plus de mémoire. (*A ses filles.*) C'est bien! depuis longtemps je m'attendais à tout cela... cela devait finir ainsi... je vais partir seul.... Adieu!...

SUZANNE *et* ÉLISABETH.

Mon père!

GONTRAN.

Monsieur...

MADAME GERSON.

Allez, mes enfants, allez!... à chacun selon ses œuvres! Votre place est aux côtés de votre digne père... je voulais vous voir... je vous ai vues..... je suis heureuse... oh! bien heureuse! (*Sanglotant.*) Ah! j'étouffe!

SUZANNE.

Ah! ma mère!

FONTENAILLE.

Elle se meurt!

GONTRAN.

Du secours!

SUZANNE, *prenant le verre d'eau sur la commode.*

Tiens, mère!

MADAME GERSON, *avec un cri.*

Ah! pas toi... laisse cela!

IMBERT, *qui a remarqué l'effroi de madame Gerson, prend le verre des mains de Suzanne et le lui présente.*

Tenez, Madame!...

MADAME GERSON, *à part.*

Justice divine!

Digitized by Google

IMBERT, *bas.*

Madame, vous voulez mourir... ne niez pas! la mort est-là... j'ai tout deviné.

MADAME GERSON.

Oui... comme vous, Monsieur, je veux que mes filles soient heureuses,

IMBERT.

Bien!... prenez donc!...

MADAME GERSON.

Donnez!... (*Elle approche le verre de ses lèvres.*)

IMBERT, *le lui enlève des mains et le renverse.*

Élisabeth!... Suzanne... allez, embrasser votre mère.

ÉLISABETH *et* SUZANNE, *dans les bras de madame Gerson.*

Oh! ma mère...

FONTENAILLE.

Allons donc!... que diable!... c'est bien!...

CONTRAN, *à Imbert.*

Merçi, Monsieur!... merci, mon père!

MADAME GERSON, *à genoux.*

Ah! Monsieur! vous me pardonnez?

IMBERT.

Relevez-vous, Madame... ce n'est pas moi qui vous pardonne... ce sont vos filles!

FIN.

Poissy. — Typographie Arbieu.

Digitized by Google